

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LE P. GRATRY

On ne peut oublier le P. Gratry lorsqu'on l'a vu, ne fût-ce qu'une seule fois. C'était la bonté qui apparaissait, la charité qui semblait tendre les bras pour étreindre tous les enfants du même Père, c'était l'espérance divine, le *sursum corda*, qui ne voulait jamais douter ni des hommes ni de l'avenir; c'était enfin le génie voilé sous la plus aimable bonhomie, & qui se rendait accessible aux âmes les plus simples, aux esprits les plus vulgaires.

Je n'en dirai pas autant de ses écrits : il faut une certaine dose d'instruction, il faut des connaissances préalables pour lire la *Logique*, la *Connaissance de Dieu*, la *Connaissance de l'âme*, les *Sophistes*; mais à toutes les jeunes filles sérieuses qui nous lisent, aux mères de famille qui désirent former leur intelligence, afin d'éclairer celle de leurs enfants, nous conseillons la lecture des *Sources*, livre admirable & délicieux, qui renferme la direction la plus lumineuse que peuvent désirer ceux qui veulent s'instruire & guider les autres dans les voies de la science & du devoir.

N'oublions pas non plus les pages émues, attendries qu'il a consacrées à son élève & ami, monsieur l'abbé Perreyve, autre petit chef-d'œuvre digne de tous deux.

Toute la vie du P. Gratry a été consacrée au service de Dieu, au service des âmes, si chères à

leur Créateur & à leur Rédempteur. Il fut appelé de bonne heure à une mission de zèle, & il a dit lui-même dans les *Sources*, comment après avoir considéré tous les biens que le monde pouvait offrir, tous ceux auxquels une légitime ambition aurait pu prétendre, la seule pensée de la mort, qui fauche si vite & les trésors du monde & leur triste possesseur, l'avait jeté soudain dans les bras de Dieu, & l'avait déterminé à servir le Maître éternel & les âmes qui ont l'immortalité pour partage. Il devint prêtre, & jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, il ne publia rien : la paisible activité du sacerdoce & l'étude solitaire occupèrent sa vie. Il prêchait, mais seulement à un auditoire restreint, car ses forces physiques ni sa voix ne pouvaient s'adresser à l'immense public des cathédrales.

Un de ses auditeurs a dit de lui : « J'ai entendu de grands orateurs, & j'ai senti plus d'une fois le glaive de leur éloquence aller, comme dit saint Paul, jusqu'à la moelle de l'âme. Je dois dire cependant que cette parole du P. Gratry, qui n'était qu'une conversation sur les choses de Dieu, me pénétrait & me remuait davantage. » Quand on l'avait entendu, on voyait le chrétien sous un jour tout nouveau; on apercevait les harmonies de la religion révélée avec tout ce qu'il y a de plus grand dans la raison; on se sentait invinciblement attiré par le désir

» de devenir meilleur & plus pur, afin de pouvoir
» pénétrer plus avant dans l'intelligence de cette
» divine philosophie (1). »

Ces paroles photographient le talent du P. Graty. Cette âme était avant tout une âme d'apôtre, & la science, le génie, l'éloquence, la pénétration ne servaient, chez elle, qu'à la diffusion de l'Évangile. Il voulait amener les incrédules à la foi & les croyants à la perfection : c'était là le but constant de sa vie & de ses œuvres, & Dieu permit en effet qu'il fût pour un grand nombre une lumière dans les ténèbres, un guide dans le chemin. Un mot de l'Évangile se trouvait souvent sur ses lèvres : *Mon ami, montez plus haut !* Plus haut dans la vérité, plus haut vers la charité, plus haut vers le renoncement, plus haut dans l'intimité divine, plus haut dans la pureté de la vie & dans les clartés de la foi !

Nous n'entrerons pas dans le détail de la vie du P. Graty, où les pensées seules furent de grands événements. Quand les augustes mystères du christianisme, ses dogmes, son histoire, furent pris à parti par une soi-disant science, le P. Graty n'hésita pas : il monta sur la brèche, il combattit le bon combat, & il eut la gloire de vaincre ses adversaires avec toutes les armes de la modération & de la charité. Amant passionné de la vérité, il abhorrait l'erreur ; mais avec quelle charité vraiment évangélique il parlait de ses adversaires, de ses critiques, de ses ennemis ! Ce souvenir demeure ineffaçable à ceux qui l'ont connu.

Cette vie de zèle & de travail fut couronnée par un grand acte d'obéissance au concile du Vatican & au Vicaire de Jésus-Christ. Ce suprême devoir accompli, il ne lui restait plus qu'à souffrir, en union avec le divin Maître, ce qu'il fit avec un courage indicible : une maladie de six mois consuma ses forces & sa vie sans altérer sa patience ; il mourut le 7 février 1872, à Montreux (Suisse). Jusqu'au dernier instant il avait parlé de Dieu & de la France, — la France, dont les inexprimables malheurs avaient altéré sa santé & causé sa mort. Dans le cours de ses souffrances, il répétait fréquemment ces mots : « O la charité ! la science de réunir les hommes ! comme j'ai pensé à cette science ! il me semble que je l'ai trouvée ! »

Elle était dans son cœur, cette science sublime, & plaise à Dieu qu'il n'en ait pas emporté le secret.

A quelqu'un qui le félicitait sur sa vaste érudition,

sur la beauté, l'élégance de ses écrits, il répondait modestement :

— Je n'ai qu'un mérite, c'est de m'appliquer un peu.

Sa modestie & sa simplicité ne se démentaient jamais ; en voici un petit trait. — Une œuvre de charité l'avait appelé dans une petite ville du Nord, & il soupait à table d'hôte à l'auberge du Faucon ou du Pélican, je ne sais. Un commis-voyageur tenait le dé & éblouissait l'assistance par un calcul sur la marche des astres ; le Père prit doucement la parole & rectifia les calculs & le système du Copernic de la quincaillerie : sa démonstration fut lucide, évidente.

« Vous connaissez l'astronomie ? Où avez-vous donc étudié, monsieur l'abbé ? demanda le commis-voyageur d'un ton d'humeur.

— A l'École polytechnique, monsieur, répondit l'abbé avec douceur.

Et ce ne fut qu'en consultant le livre des voyageurs, que l'orateur de table d'hôte apprit le nom de son contradicteur.

Pour donner une idée plus complète du cœur & des sentiments du P. Graty, voici une page qu'il adressait à une jeune fille, fiancée au peintre Regnault, frappé mortellement à Montretout ; nous l'adressons à toutes les veuves, à toutes les orphelines que la guerre a faites :

« Mon enfant, ma bien chère enfant, qu'ai-je à vous demander ? J'ai à vous demander l'immense héroïsme de ne pas fléchir jusqu'au désespoir. Maintenez-vous dans la vie & bientôt dans l'activité. Soyez un des instruments de cette cause pour laquelle il est mort.

« Mourir pour une cause sacrée ne saurait être néant & vanité. Cela est grand & a une suite. Un pareil acte, un pareil don de soi est une réalité qui subsiste.

« Rien de petit ne se perd ; à plus forte raison, rien de grand. Tout martyr a sa vie éternelle, en pleine & solide vérité.

« Mon enfant, élevez votre âme très-haut. Ce monde n'est pas un jeu cruel ni une apparence vaine. Le triomphe de tout bien & de toute justice est assuré, le triomphe de la vie sur la mort est certain. Lorsque deux êtres se sont donné la main & ont dit : Pour toujours ! ils se retrouvent, quoi qu'il arrive. « Lorsque deux d'entre vous, dit le Christ, sont d'accord sur la terre, quoi qu'ils demandent, ils l'obtiendront. » — Si vous avez demandé le bonheur éternel & l'amour éternel, vous l'obtiendrez. Notre Père est un père, & il est tout-puissant ! »

M. B.

(1) Le P. Perraud.

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES PIERRES PRÉCIEUSES

DE l'eau & de la terre, — de la boue, en un mot, — voilà ce que l'on trouve à l'origine de nos gemmes (le nom latin de pierre précieuse est *gemma*.)

Les pierres précieuses se composent des parties les plus dures & les plus fines de la terre limoneuse, & doivent les diverses teintes qui les colorent à des substances métalliques qui, mises en dissolution dans l'intérieur de la terre, sont venues se joindre à la matière encore fluide dont les pierres précieuses sont formées. En se teignant ainsi des sucs métalliques qui leur sont voisins, elles indiquent souvent la nature des métaux qui les ont colorées : si les pierres sont bleues, cela tient au voisinage d'une mine de cobalt ou de cuivre; si elles sont jaunes, elles le doivent au plomb; si elles sont pourprées, elles le doivent à l'or; etc., etc.

Il y a deux sortes de pierres précieuses : les *cristaux* & les *cailloux*.

Par leur valeur autant que par leur réelle beauté, les cristaux méritent de prendre place au premier rang; c'est à eux, du reste, qu'est réservé le nom de *pierres précieuses* : les autres se désignent plus spécialement sous le nom de *pierres fines*.

On ne saurait dire absolument que telle pierre soit plus précieuse que telle autre, car tous les échantillons n'ont pas la même valeur : il y a des rubis plus beaux que certains diamants, & des grenats plus durs que l'émeraude; mais en tenant compte d'une manière générale des diverses qualités qui font le prix de chaque espèce, on ne s'éloignera pas trop de la vérité en considérant les cristaux comme classés ainsi par ordre de mérite : le *diamant*, le *rubis*, le *saphir*, l'*émeraude*, la *topaze*, l'*améthyste*, le *grenat* & l'*hyacinthe*.

LE DIAMANT

Scientifiquement parlant, envisagé au point de vue de sa composition chimique, le diamant c'est du charbon pur. La distance est grande cependant entre les idées qu'éveillent communément les deux mots *charbon* & *diamant*. Bernardin de Saint-Pierre a pu dire philosophiquement : « Un charbon de feu dans son foyer est plus brillant & sans contredit plus utile que le diamant qui brille sur la tête du Grand Mogol; » mais il faut bien s'avouer qu'il n'a convaincu personne. Il avait mis en oubli le mot profond d'un autre philosophe : « Le superflu, chose si nécessaire ! »

Les anciens, en appelant le diamant *adamas*, indomptable (formé de *a* privatif & de *damaô* dompter), avaient fait allusion à la dureté de cette pierre, qu'ils croyaient ne pouvoir être brisée. C'était une de leurs erreurs. Rien ici-bas n'atteint à la perfection. Le diamant raye tous les minéraux & n'est rayé par aucun, cela est vrai; il ne se dissout dans aucun liquide, il n'est ni fusible ni volatil, cela est vrai encore; mais il a des faiblesses que d'autres matières n'ont pas : il se casse & il brûle; il ne résiste ni au marteau ni au feu.

Ce qu'on appelle *carbonado* au Brésil, base du diamant avant sa cristallisation, est une substance minérale que l'on trouve mêlée aux dépôts de diamants, & qui serait le diamant lui-même si elle était débarrassée de sa matière noire, reste d'impureté carbonique. La destruction du *carbonado* par le feu est plus vive & plus prompte que celle du diamant; mais au marteau il offre une résistance égale à celle du diamant.

Rare & précieux sont synonymes, a-t-on dit avec raison. Les objets qui ne sont ni dans toutes les mains ni pour toutes les fortunes empruntent à ces circonstances une valeur que le mérite seul ne suffirait pas à leur donner s'ils étaient en pro-

fusion. Or, le diamant est rare; mais il ajoute à ce genre d'avantage celui d'être vraiment beau. C'est la plus brillante & la plus pure production du règne minéral; c'est un point d'où jaillit la lumière en faisceaux de mille couleurs, c'est la plus parfaite image de la transparence, de la limpidité; c'est enfin de toutes les matières précieuses celle qui représente au plus haut degré l'éclat de l'opulence.

La plupart des diamants sont limpides & incolores; il s'en trouve cependant de roses, de jaunes, d'orangés, de bleuâtres, de verdâtres, & même de noirs ou de bruns; ces derniers portent dans le commerce le nom de *diamants sayoyards*.

Les diamants roses sont rares & tout aussi estimés que les diamants incolores.

De même que toutes les femmes ne sont pas également belles, qu'elles n'ont pas toutes à un degré pareil la fraîcheur, la pureté des lignes & la grâce, de même les diamants n'ont pas tous le même lustre, la même eau ou le même poids. De là des différences de qualités & de valeurs. Les diamants ont parfois aussi des glaces (espèces de petits nuages qui empêchent les pierreries de paraître nettes & transparentes), des teintes jaunes ou des points de sable, & ce sont autant de défauts. Quand ces défauts sont très-saillants, & que la pierre, à cause de sa couleur & de ses taches, est jugée ne pouvoir être taillée, on la broie pour faire la poudre de diamant qu'on nomme *égrisée*, & qui sert à tailler, à polir & à graver les différentes pierres.

Le diamant était connu des anciens; mais était-ce le connaître que de ne pouvoir ni le tailler ni le polir? Aussi, l'espèce de vénération dont il était l'objet reposait-elle moins sur sa beauté, à peu près ignorée, que sur son extrême rareté. Quand les diamants bruts avaient une figure pyramidale, formant deux pointes naturelles, on les montait de manière à ce qu'ils présentassent une de ces pointes en avant; autrement, ils restaient sans emploi.

C'est vers la fin du quinzième siècle seulement, en 1476, que le diamant s'est révélé dans toute sa beauté. Un jeune homme de Bruges, Louis de Berqueen, imagina d'employer, pour la taille du diamant, la poussière même de cette pierre, obtenue par un mutuel frottement.

Il est probable que le diamant avait été taillé, plus ou moins régulièrement, avant Berqueen; mais ce que trouva notre Brugeois, c'est la taille actuelle, c'est-à-dire l'art de coordonner les facettes & de produire ainsi les plus beaux jeux de lumière. Le premier & le plus remarquable diamant taillé par Berqueen est celui qui est resté connu sous le nom de *Sancy*. Il a la forme d'une pyramide sphérique & pèse cinquante-cinq carats, c'est-à-dire douze grammes & demi environ. Ses fortunes diverses & sa vie aventureuse méritent de vous être racontées.

Charles le Téméraire, dont on connaît le grand goût pour les pierres précieuses, fut le premier possesseur de ce beau diamant. Il devait le perdre presque aussitôt après l'avoir acquis. La soif des conquêtes, cette criminelle injustice qui aveugle tous les ambitieux, avait poussé Charles le Téméraire à soumettre la Suisse. Chacun sait ce qu'il advint. Lorsque le duc de Bourgogne se heurta, dans la plaine de Granson, à ce peuple de montagnards, si petit par le nombre, si grand par la résolution & le patriotisme, son armée fut mise dans une telle déroute qu'il dut lui-même prendre la fuite. Tous ses trésors tombèrent au pouvoir des vainqueurs; & diamants, perles fines & rubis, y compris les pierres précieuses dont son chapeau était littéralement surchargé, furent partagés entre les alliés. Quant au diamant qui devait plus tard s'appeler le Sancy, il fut ramassé sur le champ de bataille de Granson par un soldat, qui le vendit à un prêtre pour un florin. On ignore de quel trafic il fut alors l'objet, mais il se retrouve un peu plus tard dans les mains du duc de Florence, puis dans celles du roi de Portugal. C'est aux malheurs de ce roi, don Antoine, prieur de Crato, qu'est dû le retour du célèbre diamant. Lorsque Antoine, après avoir échappé aux Maures, revint à Lisbonne pour réclamer le trône occupé par le cardinal Henri, son oncle, il fut banni du royaume.

Réfugié en France, il eut besoin d'argent, & engagea pour 100 000 francs, à Harlay de Sancy, surintendant des finances, le joyau dont il était resté possesseur. — Henri IV, à son tour, avant d'être reconnu roi, se trouva dans une grande détresse. Sancy voulut, pour le secourir, vendre ce diamant à des juifs de Metz, & alors commence pour le fameux diamant une nouvelle odyssée.

Le surintendant charge son domestique, homme de confiance, d'aller chercher le diamant à Paris, & lui fait les plus grandes recommandations. Les routes étaient infestées de brigands auxquels il fallait échapper. — Ils m'arracheront plutôt la vie que le diamant, — répond ce serviteur dévoué, en faisant entendre qu'il n'hésitera pas à l'avalier, s'il se voit menacé. Le malheureux fut attaqué comme l'avait prévu son maître.

On découvrit, à force de recherches, qu'il avait été assassiné dans la forêt de Dôle, où des paysans l'avaient enterré. On fit exhumer le cadavre, on l'ouvrit, et le diamant fut retrouvé. Le roi d'Angleterre, Jacques II, qui en fut ensuite possesseur, l'ayant vendu à Louis XIV, le Sancy fit partie, pendant de longues années, des joyaux de la couronne.

Après avoir été perdu, trouvé, vendu & revendu, puis avalé & presque miraculeusement retrouvé, il ne lui restait plus, pour avoir subi toutes les vicissitudes, que d'être volé; c'est sans nul doute ce qui arriva, car il n'est plus en France, & fut acquis par la Russie en 1835.

La Russie possède un autre diamant l'*Orloff*, du poids de 779 carats, &, partant, d'une valeur bien

autrement considérable que le Sancy. On le dit gros comme un œuf de pigeon. La légende, cette amie du merveilleux, rapporte que le diamant auquel on a donné le nom Orloff, était un des yeux de la fameuse statue de Sheringam, dans le temple de Brama. Un grenadier français de Pondichéry déserta, gagna la confiance des prêtres, devint un des gardiens du temple, & se sauva après avoir dérobé un des beaux yeux de la divinité. Il le céda pour 50 000 francs à un capitaine de vaisseau anglais, qui le vendit 300 000 francs à un juif, lequel le revendit à un marchand grec. C'est à ce dernier que l'impératrice Catherine II le paya 2 250 000 fr., plus cent mille francs de rente viagère.

Bien des diamants ont eu d'autres aventures encore; il y a même plus d'une version sur celles de chacun, car il est rare qu'un diamant considérable soit passé naturellement & sans détours des mines de l'Inde ou du Brésil dans les cours de l'Europe.

Les grandes Indes sont la première patrie du diamant. C'est dans les royaumes de Visapour & de Golconde qu'on découvrit les premières mines en 1430 & en 1662. Là aussi sans doute les Grecs & les Romains avaient fait leurs premières extractions. Aujourd'hui, c'est surtout du Brésil que viennent la plupart des diamants : les dépôts indiens sont un peu épuisés et moins exploités. Aussi a-t-on donné à l'ancien diamant de l'Inde le nom de *vieille roche*; il semble posséder une pureté d'eau & un éclat auxquels atteignent rarement les diamants du Brésil.

Le diamant du Grand-Mogol, auquel Bernardin de Saint-Pierre fait sans doute allusion, n'est nullement à dédaigner, comme vous allez voir : il pèse 279 carats; il est d'une belle forme & d'une eau parfaite; on ne lui reproche que d'avoir une petite glace à l'arête du tranchant.

Ce malheureux défaut est cause, cependant, qu'on n'a pu l'évaluer qu'à douze millions environ. Le vif éclat dont il brille lui a valu le nom de *Koh-i-nour*, montagne de lumière. Ce diamant, trouvé en 1550 dans les mines de Calore, près de Visapour, ne fait plus partie du trésor du Grand-Mogol : après avoir été conquis par le roi de Lahore, Rundjed-Sing, il fut vendu à la reine Victoria d'Angleterre. Rundjed-Sing, puisque j'ai nommé ce fastueux despote, portait la montagne de lumière au pommeau de sa selle & avait pour 75 millions de bijoux au harnais de son cheval. C'est humiliant pour la couronne d'Angleterre, dont les 497 diamants & perles fines ne s'évaluent qu'à trois pauvres millions.

Rassurez-vous pourtant sur le sort des empereurs mogols : indépendamment de leurs immenses richesses, ils ont assez d'*océans de lumière* pour pouvoir se passer de la fameuse montagne.

Aureng-Zèbe, qu'on a vu si puissant et si cruel sur le trône de l'Inde pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, avait arraché au roi de Golconde, par d'horribles tortures, tous ses trésors

cachés; & les diamants, les rubis, les perles des empereurs mogols se comptent par milliers. Le plus considérable des diamants d'Aureng-Zèbe pesait 900 carats; il lui avait été donné par l'émir Djomleb.

J'ose à peine vous dire, pour ne pas vous jeter dans l'extase, que ce chiffre énorme de 900 carats est presque double pour le diamant que possède l'empereur du Brésil. Si cette pierre, dont le poids est de 1730 carats, était parfaitement pure, on l'évaluerait à plusieurs centaines de millions. — Le diamant du rajah de Matun, dans les Indes orientales, est, de tous les diamants considérables, — il pèse 367 carats, — celui qu'on cite pour être de la plus belle eau.

Et cependant, malgré tant de merveilles, il n'y a peut-être pas, tous comptes faits, de diamant que sa beauté puisse mettre au-dessus du diamant de la couronne de France : il en est de plus gros, de plus lourds; il n'en est pas qui réunisse à un égal degré les qualités de la forme, de la taille, de la proportion, de la couleur & de la netteté. Le *Régent* est, dans son admirable ensemble, l'expression la plus haute de la perfection.

Tous ces diamants qui se distinguent par leur grosseur, leur beauté & leur prix, sont ceux qu'on appelait autrefois *parangons*, mot qui, on le sait, signifie comparaison. On voulait sans doute exprimer ainsi qu'ils étaient des diamants modèles.

Mais les beaux diamants, leurs singulières aventures & leurs valeurs fabuleuses nous ont entraînés très-loin. C'est de la taille que je vous parlais, j'y reviens. Les procédés du jeune Berqueen ont été perfectionnés, comme vous pouvez croire, par les progrès de la mécanique & l'application de la vapeur, & l'art du lapidaire a pris en Europe toute l'importance que mérite la beauté des pierres précieuses. On dit qu'à Amsterdam, sur une population juive de 28 000 âmes, 10 000 se livrent exclusivement à la taille des diamants. La compagnie générale des diamants de cette ville occupe plus de mille ouvriers & possède plusieurs machines d'une force de cent chevaux qui mettent quatre cent cinquante meules en mouvement.

Le diamant se taille en *brillant* lorsqu'il est épais, en *rose* lorsqu'il est mince. Taillé en brillant, il offre à sa partie supérieure une large face nommée *table*, entourée de facettes obliques formant ce qu'on appelle la *dentelle*; le dessous ou *culasse* se compose de facettes allongées & symétriques, appelées *pavillons*, qui se joignent par la base à la dentelle, & se réunissent en un sommet commun. — Taillé en rose, le dessous est plat, & le dessus, faceté comme la culasse du brillant, forme une petite pyramide. On le voit, la différence entre ces deux tailles est très-grande; aussi change-t-elle de beaucoup les valeurs : tel diamant qui, taillé en rose, coûterait 80 francs, je suppose, pourrait très-bien, taillé en brillant, valoir 200 fr.

On ne fait pas de diamants à volonté, parce que la science, jusqu'ici, n'a pu fondre ou dissoudre le

charbon, ni le volatiliser dans un creuset d'une manière satisfaisante; mais les imitateurs ont poussé très-loin l'industrie des pierres fausses, & il y a des *strass* (nom de l'inventeur) qui, aux lumières, font presque entièrement l'éclat adamantin.

Je vous l'ai dit, tous les diamants n'étant pas de la plus belle eau, les connaisseurs jugent les dépréciations selon le degré de pureté. Mais en dehors de cette considération, la valeur approximative d'un diamant se juge par son poids. C'est ici qu'il n'est pas vrai de dire que les petits ruisseaux font les grandes rivières: plusieurs petits diamants n'en valent pas un gros, le poids des petits réunis fût-il triple et quadruple de celui du gros. Je n'ai mis, aucun scrupule, par exemple, à vous dire que le Grand-Mogol pesait 279 carats; mais s'il s'était agi de vous le vendre, je ne me serais vraisemblablement pas contenté de ce chiffre rond. Les fractions, quand on calcule sur un diamant de cette grosseur, ne sont pas insignifiantes. Le poids exact du Grand-Mogol est de 279 carats, plus $\frac{9}{16}$, & il a été évalué 11 723 278 francs. Or, si les $\frac{9}{16}$ n'étaient pas là, il ne vaudrait plus que 11 676 150 fr.: d'où l'on voit que la petite fraction si généralement négligée dans la conversation, représente la somme de 47 128 francs.

Pour évaluer un diamant d'après son poids, on multiplie ce poids, élevé au carré, par le prix que vaut le diamant pour un carat. Si le prix du carat est 50 francs, et que le diamant pèse 3 carats, on multiplie le carré de 3, c'est-à-dire 9, par 50, & le diamant vaut 450 francs.

Cela est vrai, au moins, des diamants bruts, on encore travaillés. Quand le diamant est travaillé, on admet qu'il a perdu, par la taille, la moitié de son poids, & pour tenir compte de cette circonstance, on double le poids avant de l'élever au carré. Si le diamant de tout à l'heure, au lieu d'être brut, avait été taillé, j'eusse multiplié par 2 le chiffre 3, qui représentait son poids, & c'est le nombre 6, élevé au carré, c'est-à-dire 36, que j'eusse multiplié par 50 pour avoir sa valeur: 1,800 francs (1).

Vous êtes-vous demandé pourquoi l'on pesait les diamants & autres pierres précieuses avec un poids spécial nommé carat? Pourquoi le système métrique n'avait pas pénétré chez les joailliers & les lapidaires, puisqu'il a, en France, pénétré partout? — Il est certain qu'on obtiendrait avec les centigrammes & les milligrammes une exactitude aussi parfaite qu'avec les fractions de carat. Mais les idées étaient établies, les habitudes prises, & l'on n'a pas encore pu séparer le diamant du poids

qui a servi depuis des siècles, comme sur tous les points du monde, à l'évaluer & à rappeler sa grosseur. Ce qu'il faut regretter, toutefois, c'est que la substance la plus précieuse ne soit pas celle dont on puisse déterminer exactement le poids dans tous les pays; le carat n'a pas partout la même valeur: en France, il équivaut à 0,206-milligrammes; en Angleterre à 0,205; au Portugal & au Brésil à 0,200; à Florence à 0,155; à Alger à 0,207, etc., etc.

Le carat est proprement le nom du fruit d'un arbre, le *Kouara*, originaire d'Afrique. Ce petit fruit rouge, marqué de noir en son milieu, est renfermé dans une coque extrêmement dure; & comme il est d'une grosseur presque constante & ne varie guère de poids lorsqu'il est sec, les sauvages s'en servaient pour peser l'or. Le carat passa ensuite dans l'Inde, où il devint l'unité de poids des pierres précieuses, surtout des diamants. Le carat représente 4 grains ou 21 centigrammes environ.

On chercherait vainement, dans le carat ainsi défini, l'origine de la locution: *C'est un sot à vingt-quatre carats*. Il est fait allusion ici aux vingt-quatre parties d'or pur dont on supposait qu'était composée une certaine masse d'or. Quand une pièce de monnaie ne contenait que de l'or pur, on disait qu'elle était au titre de vingt-quatre carats. Si, au contraire, elle contenait une partie d'alliage, soit un vingt-quatrième, soit deux vingt-quatrièmes, la pièce n'était plus qu'à vingt trois ou à vingt-deux carats. Par là s'explique clairement notre expression proverbiale: qu'un homme soit un sot dans toute l'acception du terme, un sot parfaitement pur, sans aucun mélange, & on l'exprimera ironiquement par les mots: *C'est un sot à vingt-quatre carats*. On fait allusion, dans le même ordre d'idées, à la pureté du diamant, lorsqu'on dit: *C'est un sot d'une bien belle eau*.

On ne joue pas dans le monde un rôle aussi brillant que la plus précieuse des productions de la nature sans être l'objet de préjugés & de croyances superstitieuses. Pline nous a transmis, de la meilleure foi du monde, toutes les propriétés du diamant: non-seulement le feu ne pouvait l'altérer ni même le chauffer, mais si l'on tentait de le briser, c'est lui qui faisait voler en éclats l'enclume & le marteau. Le sang de bouc chaud avait seul la puissance de l'amollir (1). Au moyen âge, on lui attribuait les vertus préservatrices d'une amulette de premier ordre: Bartholomée l'Anglais, dans son livre des *propriétés des choses*, s'exprime ainsi: « Cette pierre vault moult à

(1) Tout cela est le point de départ des appréciations régulières. J'ai à peine besoin d'ajouter que les gens du métier font entrer beaucoup d'autres considérations en ligne de compte, & qu'il arrive souvent que telle partie de diamant a plus de valeur commerciale que telle autre dont il peut arriver que le poids soit un défaut plutôt qu'une qualité.

(1) Cette croyance subsistait tout entière au treizième siècle: « Cette pierre est si dure que elle n'est despecée ne par fer ne par feu; ne elle n'est pas échauffée. Toutefois elle est despecée par le sang du bouc quant il est chault et nouvel. Et des pièces qui en saillent on entaille et perce les autres pierres. » (DE LAMORDE.)

celuy qui la porte, contre ses ennemis, contre forcennerie, & contre mauvais songes & fantômes & contre venin, & contre diable, etc. »

Mais on n'a pas tant de vertus sans être capable aussi de grandes perfidies : quelques-uns virent dans le diamant un poison très-actif. Les disciples de l'alchimiste Paracelse prétendaient que leur maître avait été empoisonné avec de la poussière de diamant ; & ceux qui veulent absolument trouver quelque chose d'extraordinaire dans la mort des princes soupçonnèrent la poudre de diamant d'avoir enlevé à Louis XIV sa nombreuse postérité.

Tous les joyaux qui font partie de la dotation de la couronne de France sont compris sous le nom de *diamants de la couronne* : Ces joyaux, au nombre de 64 812, pesant 18 751 carats 17[31, ont été évalués 20 900 260 francs. Le diamant le *Régent*, le plus célèbre de tous, fut apporté en France, en 1718, par l'Anglais Pittre ; le duc d'Orléans,

alors régent de France, l'acheta 2 500 000 francs. Il pèse 136 carats 7[8 ; il en pesait 410 avant la taille, & a coûté deux années de travail. A raison de sa perfection, les connaisseurs l'estiment le double de ce qu'il a coûté.

Ce nombre de 64 812 était exact sous l'*ancien régime*, c'est-à-dire lorsqu'il y avait encore en France des trônes, des couronnes et des rois. Il est probable que ce chiffre a subi quelques variations à travers les événements des vingt-cinq dernières années. Si quelques pierres ont été volées ou détournées, d'autres sans doute ont été achetées. — Dans le temps où ces joyaux occupaient tous leur place traditionnelle, la couronne avait 5 474 brillants & 59 saphirs, l'épée militaire 1 376 brillants & le glaive du dauphin 410. Depuis longtemps, ces diamants sont démontés. Sous le second empire, la plupart ont été remontés en parures à l'usage de l'impératrice.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

VIE DU COMTE ROSTOPCHINE

PAR LE COMTE A. DE SÉGUR (1).

LA vie du gouverneur de Moscou, de cet homme à la fois si sauvage & si civilisé, écrite par son petit-fils sur des documents authentiques, est une page d'histoire singulièrement intéressante ; nous la recommandons à celles d'entre nos lectrices qui ont le goût béni des lectures sérieuses ; elles trouveront une fois de plus que la biographie bien faite offre un intérêt très-supérieur à celui des romans. Romanesque est l'origine de Rostopchine : il descendait de Gengis-Khan ; romanescque sa vie & son amitié avec Paul I^{er}, le fils peu favorisé de Catherine II ; romanescque le mystère dont il couvrit toujours cette grande action, que tous les contemporains

lui ont attribuée, l'incendie de Moscou en 1812. Son caractère & son esprit offraient tous les contrastes : il avait le courage & la farouche énergie d'un Tartare, la finesse d'un Grec, la politesse & les lumières d'un Français, & cet homme, qui réunissait à un degré rare l'intrépidité, la justesse des vues, l'esprit perçant, moqueur & souvent impitoyable, était cependant (sa correspondance en fait foi) le plus tendre mari, l'ami le plus fidèle, le père le plus indulgent & le plus passionné ; il avait résisté à de grandes épreuves ; il avait bravé en se jouant fatigues & dangers : il mourut de la douleur que lui causa la perte de sa fille Lise :

Car ces cœurs de lion sont les vrais cœurs de père !

C'est sous le rapport de la vie privée & des affections domestiques que Rostopchine nous apparaît comme un homme tout nouveau.

Le fait culminant de sa vie, l'action éclatante qui a rendu son nom historique, Moscou incendié, ne fut jamais pleinement avoué ni entièrement décliné par lui. Quand le peuple russe, dans les premiers transports de la victoire que les éléments lui avaient fait remporter, proclamait Rostopchine

(1) Chez Bray, 82, rue Bonaparte. Un fort volume, prix : 6 fr.

un héros, un sauveur, il ne s'avança point pour saisir la couronne; il ne dit pas : « Cette action, je l'ai faite ! Quand, un an ou deux après, le peuple de Moscou, ne voyant plus que la grandeur de la perte matérielle qu'il avait subie, vociférait contre le gouverneur &, avec la facilité des revirements populaires, vouait aux gémonies celui qui avait porté la flamme dans les immenses comptoirs de la ville sainte, Rostopchine ne se défendit pas : il laissa dire; il refusa sa confiance à ses plus intimes amis, & il mourut enveloppé dans son silence. Il n'a dit à ce sujet que deux paroles, graves pour l'histoire; la première fut recueillie par son fils aîné, Serge Rostopchine. Tous les deux sortaient ensemble de la ville où Napoléon & les Français allaient entrer; le gouverneur se découvrit & dit avec émotion à son fils : « Salue Moscou pour la dernière fois : dans une demi-heure, il sera en flammes ! » Plus tard, en 1817, se trouvant à Bade dans un cercle intime, il se laissa entraîner par le cours de la conversation, &, contre son habitude, à parler sur l'incendie de la vieille cité moscovite. Il se moqua de ceux qui s'imaginent qu'il avait mis le feu à l'immense capitale ainsi qu'on voit sur la scène l'embrasement de Persépolis par la seule main de Thaïs : « J'ai embrasé, dit-il, les esprits des hommes, & à ce plus terrible des feux, il est facile d'allumer tous les flambeaux ! »

« Là-dessus il indiqua les mesures qu'il avait prises en qualité de gouverneur : l'éloignement des pompes à incendie, l'ouverture des prisons, les précautions de toute espèce ordonnées, afin que les Français ne trouvassent pas une capitale regorgeant de richesses, mais, au contraire, un théâtre de désolation; enfin l'exemple décisif qu'il donna lui-même en incendiant son château à quelque distance de Moscou. Il exposa la suite de ses idées, ses motifs, ses impressions, & avoua qu'à ce moment-là il n'était touché de rien, si non de cette idée, que devant la ruine de la patrie, la valeur des biens n'avait plus de considération... »

On n'en sut pas davantage sur cette question, qui intéresse à la fois les Russes & les Français; le secret de Rostopchine, s'il existe, repose dans ses Mémoires manuscrits, qui ne sont jamais sortis de la Chancellerie de l'Empire. Il a fait d'autres *Mémoires écrits en dix minutes*, qui sont un chef-d'œuvre de plaisanterie & de profondeur, de sarcasme & de sincérité. Jugez-en :

I. — *Ma naissance.*

« En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour apparaître au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, & mes parents remercièrent le Ciel sans savoir de quoi.

II. — *Mon éducation.*

« On m'apprit toutes sortes de choses & toutes

« espèces de langues. A force d'être impudent & charlatan, je passai quelquefois pour savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée, dont j'ai gardé la clef.

III. — *Mes souffrances.*

« Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs, qui me faisaient des habits étroits, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains & les souvenirs.

IV. — *Privations.*

« J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise & de l'orgueil.

V. — *Époques mémorables.*

« A trente ans, j'ai renoncé à la danse; à quarante, à plaire au beau sexe; à cinquante, à l'opinion publique; à soixante, à penser, & je suis devenu un vrai sage ou un égoïste, ce qui est synonyme.

VI. — *Portrait au moral.*

« Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, & le tout à volonté.

VII. — *Résolution importante.*

« N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue & je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances & beaucoup d'ennuis.

VIII. — *Ce que je fus, ce que j'aurais pu être.*

« J'ai été très-sensible à l'amitié, à la confiance; &, si j'étais né pendant l'âge d'or, j'aurais peut-être été un bon homme tout à fait.

IX. — *Principes respectables.*

« Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni dans aucun commérage; je n'ai jamais recommandé ni cuisinier ni médecin; par conséquent, je n'ai attenté à la vie de personne.

X. — *Mes goûts.*

« J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil; son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu; en manger, le bœuf au naturel; en boisson, l'eau fraîche; en spectacles, la comédie & la farce; en hommes & en femmes, la physionomie ouverte & expressive. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

XI. — *Mes aversions.*

« J'avais de l'éloignement pour les sots & pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui

» jouent la vertu; un dégoût pour l'affectation de
 » la piété, pour les hommes teints & les femmes
 » fardées; de l'aversion pour les rats, les liqueurs,
 » la métaphysique & la rhubarbe; de l'effroi pour
 » la justice & les bêtes enragées.

XII. — *Analyse de ma vie.*

» J'attends la mort sans crainte, comme sans
 » impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame
 » à grand spectacle, dans lequel j'ai joué les
 » héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles,
 » mais jamais les valets. »

Ceci n'est que de l'esprit; voici maintenant le langage du cœur. Il écrivait à sa femme, en date de Tœplitz, 1815 :

« Dimanche, c'est-à-dire hier, j'ai été à la messe
 » avec ton livre, & je puis t'assurer que j'ai prié
 » Dieu avec ferveur, non pour moi, car je me suis
 » abandonné à sa miséricorde, mais pour toi, qui
 » es l'âme de la famille. Ta maladie m'inquiète
 » sérieusement, & lorsque ces idées commencent
 » à me tourmenter, je trouve une grande consola-
 » tion à prier devant le crucifix que j'ai avec moi.
 » J'ai éprouvé un sentiment bien doux en entrant
 » en Bohême & en me trouvant au milieu d'un
 » peuple religieux, qui suit tous les préceptes de
 » la religion...

» Je ne saurais t'exprimer, ma bonne amie,
 » combien je suis content de lire dans ta lettre le
 » plaisir que te causent mes prières. Je puis t'as-
 » surer que je prie Dieu avec ferveur, espérance &
 » repentir. Je le prie de me raffermir dans la foi
 » & de m'aplanir le chemin du salut. Rien ne ra-
 » nime autant que ces hommages rendus à la
 » Divinité; tu sais comme je crois fermement à la
 » puissance du Créateur; pour mon voyage à Berlin,
 » je prendrai avec moi le Nouveau Testament, que
 » j'aurai le temps de méditer. Je me trouve changé
 » à bien des égards, & je me suis trouvé plusieurs
 » fois dans le cas de réprimer des mouvements
 » d'amour-propre & d'envie de briller par l'es-
 » prit.... »

La comtesse Rostopchine était digne, par son intelligence & ses vertus, de recevoir les confidences de cette âme profonde & fière. Elle ne fit que deux fois de la peine à son mari : la première, en abjurant le schisme grec; la seconde, en encourageant une de ses filles dans la même résolution; cette partie du récit de M. de Ségur est très-émou-

vante. Il parle d'après les précieux souvenirs de sa mère, la comtesse Sophie de Ségur, née Rostopchine, cette spirituelle *Sophalette*, si chère à son père.

Le caractère du comte de Rostopchine, slave d'idées, de mœurs & d'origine, donne un intérêt actuel à cette publication; car on ne peut nier que les destinées de la Russie ne soient balancées entre le parti allemand, ou étranger, et le parti slave, ou national, dont le gouverneur de Moscou a été le type aussi énergique que convaincu.

M. B.

LE

MISSIONNAIRE CATHOLIQUE

OU

MÉMOIRES DU P. GÉRARD (1).

Ce Père Gérard, dont un éditeur intelligent a exhumé, après trois siècles, les précieux mémoires, fut, en son vivant, un confesseur de la foi & un prédicateur intrépide de la vérité. Il vivait sous le règne d'Élisabeth; il appartenait à une noble famille anglaise, très-fidèle à la foi catholique, & lui-même se sentit appelé de bonne heure à combattre pour la vérité.

Durant de longues années, il évangélisa le midi de l'Angleterre; il fut proscrit, traqué de comté en comté, de maison en maison; saisi enfin, il subit une longue & triste prison, & fut mis cinq fois à la torture; il n'échappa à la peine capitale que par une fuite audacieuse. Dans sa vieillesse, il rassembla ses souvenirs, & retraça sa vie apostolique, sans se douter peut-être qu'il laissait à la postérité sa propre effigie; il apparaît courageux, franc, zélé, très-Anglais & très-saint à la fois.

Ces Mémoires reposaient manuscrits à Rome, à la bibliothèque Vaticane; un Anglais, le révérend Père Forbes, les a mis au jour, & nous les recommandons comme une lecture tout ensemble édifiante, instructive & captivante.

(1) Librairie Vaton frères, 77, boulevard Saint-Germain, Paris. — Un joli volume, prix : 1 fr. 50.



LES SAINTES DE FRANCE

LA BIENHEUREUSE IDE DE BOULOGNE — LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION

Avril.

PETITE-FILLE de Charlemagne, mère de Godefroy de Bouillon, ces deux titres suffiraient à la gloire humaine de la comtesse Ide; elle y joignit cet ardent amour de Dieu & des pauvres, ces hautes vertus, ces dons évangéliques qui sont ici-bas l'aurore de la gloire immortelle.

En interrogeant la vie du fils, on peut deviner quelle fut sa mère. Godefroy de Bouillon est le type accompli du chrétien & du chevalier : belliqueux & humble, doux & fier, loyal & prudent, chaste & tendre, il combattit comme un lion, & pleura au sépulcre du Christ comme Madeleine; il refusa la couronne de David & ne voulut que son épée; il aurait soutenu le choc d'une armée, & il s'attendrissait devant la souffrance d'un de ses soldats; il mourut jeune, au service de la croix & n'ayant chéri ici-bas que Dieu, l'Eglise, les pauvres & sa mère.

Le vieux chroniqueur, Raoul de Caën, dit en parlant de Godefroy de Bouillon : « Il se signa-
» lait par sa générosité envers les malheureux, par
» sa miséricorde envers ceux qui avaient commis
» des fautes. Son humilité, son extrême douceur,
» sa modération, sa justice, sa chasteté étaient
» grandes; il brillait comme un flambeau parmi
» les moines, plus encore que comme un duc
» parmi les chevaliers. Dans son adolescence, il
» apprit à être le premier, ou l'un des premiers à
» frapper l'ennemi; il en prit l'habitude, & avan-
» çant en âge, il ne l'oublia jamais. Il était si bien
» le fils du comte belliqueux & de sa mère, femme
» rempée de religion, qu'en le voyant, un rival
» même eût été forcé de dire de lui : Pour l'ar-
» deur à la guerre, voilà son père; pour le service
» de Dieu, voilà sa mère (1) ! »

Cette sainte mère, qui l'avait élevé sur ses genoux & près de son cœur, fut, dans un siècle que nous jugeons barbare, un modèle d'innocence, de

bonté & de piété. Elle était fille de Godefroy-le-Barbu, duc de Lorraine, & femme d'Eustache, comte de Boulogne; elle vécut avec son mari dans une étroite & sainte union, & se sanctifia par l'accomplissement de ses devoirs de femme & de mère. Elle instruisait ses enfants & elle cherchait à imprimer dans leurs âmes l'amour pour Dieu qu'elle ressentait elle-même; ses historiens remarquent qu'elle ne les perdait de vue ni le jour ni la nuit, afin d'écarter d'eux toute impression dangereuse. Les pauvres, amis de Jésus-Christ, lui étaient extrêmement chers; elle les cherchait partout, prévenait leurs demandes & les servait dans tous leurs besoins & dans leurs maladies, & elle joignait à cette charité tendre une grande austerité pour elle-même, ce qui est la marque de tous les saints de Dieu, si bons pour les autres, si durs pour eux-mêmes. Devenue veuve, elle vendit ses terres, afin de multiplier ses aumônes; en donnant quelques biens à l'abbaye de Saint-Bertin, elle ajoute, dans la charte qui est arrivée jusqu'à nous : « Je donne ces terres afin qu'on prie
» pour la prospérité de mes fils, qui, par les ordres du Pape, sont allés combattre à Jérusalem
» la puissance des infidèles. »

Elle survécut à son fils bien-aimé, Godefroy; il mourut *avoué* du saint-sépulcre, en l'an 1098; sa mère succomba, en 1113, à une longue maladie. Des miracles s'accomplirent à son tombeau, & sa sainte mémoire est restée en vénération dans le Boulonnais, témoin de ses vertus, & jadis couvert des églises, des monastères & des hôpitaux élevés par ses soins.

La bienheureuse Marie de l'Incarnation naquit & passa sa vie entière à Paris. Elle se nommait Barbe Avrillot; elle était née, en 1565, d'une ancienne famille de cette bourgeoisie parisienne, si fidèle en ce temps-là, à Dieu & au roi. Elevée à l'abbaye de Longchamps, elle y puisa la piété & l'amour du devoir qui devaient animer & diriger sa vie; elle aimait Dieu & avait pour devise cette parole d'un saint : *Trop avare à qui Dieu ne suffit*. A l'âge

(1) Traduction de M. Guizot.

de dix-sept ans, elle fut mariée à monsieur Acarie, maître des comptes à Paris; en se mariant, elle obéit à ses parents, & quoiqu'elle eût préféré le célibat ou la vie religieuse, elle montra à son mari un dévouement, une déférence qu'une affection née de Dieu pouvait seule inspirer. Elle eut six enfants, qu'elle éleva elle-même, & saint François de Sales admira le succès de cette forte & mâle éducation. Elle avait pour ses domestiques une sollicitude particulière, se souvenant de cette parole de saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de ses domestiques renonce à sa foi et est pire qu'un infidèle*. Plusieurs d'entre eux, appelés en témoignage, après sa mort, dans le procès de sa béatification, témoignèrent des vertus & de la bonté de leur maîtresse.

Sa charité était étendue, exemplaire, & ses bonnes œuvres lui prenaient beaucoup de temps, mais elle avait coutume de dire : Quand on donne son temps à Dieu, on en a toujours pour s'acquitter de ses devoirs. Sa maison était admirablement réglée, & en toutes choses elle consultait les goûts & les désirs de son mari; ses historiens ont remarqué que, dans quelque société nombreuse qu'ils se trouvaient, elle n'était occupée que de lui. Monsieur Acarie prit une très-grande part à la Ligue, à cause d'elle, il négligea ses affaires, & lorsqu'il mourut, sa veuve resta pauvre & accablée de procès & de dettes. Elle ne perdit pas courage; à force d'économie, d'intelligence & de soins, elle rétablit sa fortune & donna à ses trois fils des positions honorables; ses trois filles se firent Carmélites.

Elle avait contribué puissamment à l'établissement des Carmélites en France, assistant de tous ses efforts monsieur de Bérulle, qui avait conçu ce pieux dessein, & lorsqu'elle se vit complètement libre, n'ayant plus de liens qui la retiennent dans le monde, elle entra elle-même au Carmel, comme simple sœur converse, & sous le nom de Marie de l'Incarnation, & après une vie si active &

si agitée, elle vint goûter là, durant quatre années, devant Dieu, un tranquille repos, précurseur du repos céleste.

Ce fut dans le couvent de Pontoise qu'elle acheva sa vie, sanctifiée par toutes les vertus & par de grandes épreuves. Pendant son agonie, on l'entendait prier & répéter : — Quelle miséricorde, Seigneur ! quelle bonté à l'égard d'une pauvre créature ! le 18 avril 1618, elle mourut paisiblement.

Louis XIII & Marie de Médicis firent élever un monument à sa mémoire dans l'église du couvent de Pontoise, & son corps repose encore, à l'heure qu'il est, au milieu de ses Sœurs. Elle fut béatifiée par Pie VI.

Mgr Dupanloup a écrit la vie de madame Acarie, & dans l'éloquente *Introduction* qui précède l'ouvrage, il dit ces mots, qui, au milieu des désastres actuels, peuvent encore faire luire un rayon d'espérance :

« C'est avec un sentiment profond de consolation qu'en songeant à tant de grandes œuvres » qui se sont faites autrefois & dont la plupart » persévèrent parmi nous, tandis que d'autres, » non moins admirables, viennent chaque jour s'y » ajouter, je me sens heureux de m'attacher à de » bonnes espérances, & je m'écrie :

» Non, la France n'est pas abandonnée de Dieu ! » elle peut dire, dans les plus mauvais temps. Le » Seigneur m'a toujours donné quelque signe favorable, & toujours j'espère au Seigneur !

» Saint Vincent de Paul, les Carmélites, les Ursulines, les Filles de la Visitation, les Sœurs, & les œuvres de la Charité, ont préparé les grands deurs du dix-septième siècle & sauvé la France, » & c'est maintenant ce qui la sauve encore (1). »

M. B.

(1) L'Histoire de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, de Mgr Dupanloup, se trouve chez Lecoffre, à Paris. Lecture très-intéressante & très-édifiante.

HISTOIRE D'YSEULT

(SUITE.)

VIII

MADAME DE BREUILLY A SŒUR EUPHÉMIE.

Vous me blâmez, ma chère amie, & je conviens que ce n'est pas sans juste raison. Vous me trouvez dans le caractère une faiblesse qui n'est pas d'accord avec

vos idées sur le devoir maternel : hélas ! je confesse que je me sens désarmée, non devant les caprices, mais devant les chagrins de mon enfant. J'ai été fort battue de l'orage, vous le savez, & les grandes commotions brisent ceux qu'elles ne brisent pas. D'après vous, & je comprends la force & la sagesse de votre conseil, j'aurais dû congédier Hector & raisonner Yseult, avant qu'une affection

trop vive déjà ne plongeât de plus profondes racines dans le cœur de ma fille, & que l'habitude, ce ciment des âmes, l'habitude qui, pour certaines personnes, est le bonheur même, ne vint ajouter de nouveaux liens à ce dangereux attachement. Votre conseil est la sagesse absolue, celle qui a cours dans les cloîtres, là où tout est conséquent, là où l'on vit de la foi, où une seule pensée, celle de l'inévitable éternité, dirige toutes les actions; j'agis, moi, selon la sagesse du monde, toujours un peu relative, et modérée par mille considérations opposées. Si, en séparant ma fille d'Hector, j'avais un talisman magique qui pût la guérir de son amour, lui faire oublier & ses espérances perdues, & les souffrances de celui qu'elle aime, ah! n'en doutez pas, je partirais avec elle, je l'emmènerais, je creuserais entre eux ce fossé où le flot du Léthé viendrait courir; mais c'est là une vaine chimère: Yseult est enchaînée par la compassion autant que par l'attrait: l'infirmité d'Hector le fait aimer plus que ne le feraient tous les avantages du corps, toutes les grâces de l'esprit. C'est la gloire des femmes d'être accessibles, avant tout, à la pitié, & séduites, avant tout, par le dévouement; & Yseult est bien femme... Éloignée d'Hector, elle se le représenterait sous les traits les plus touchants; elle le verrait malheureux, elle se sentirait nécessaire, elle l'aimerait enfin de plus en plus. Dois-je lui infliger une douleur qui serait si parfaitement inutile? Je ne le pense pas, & je continue, sans les activer, des relations anciennes, naturelles, basées sur des liens de famille & d'amitié, & qui, je l'espère, à force de se simplifier, prendront pour ma fille le caractère innocent d'un attachement d'enfance, purifié par le malheur.

» Monsieur Vouvray, mon beau-frère, avait fait de ce mariage entre nos enfants le rêve de sa vie; il chérissait Yseult; il trouve que, par les dons aimants de son cœur, par une certaine grâce dans les rapports de la vie, elle serait l'Ève qui compléterait son Adam, & jusqu'à ces jours derniers, il espérait voir se réaliser cette union. Je ne sais ce qui s'est dit entre son fils & lui; mais il m'a avoué qu'il n'osait plus y compter. — Hector a ses idées, a-t-il dit; il craint d'imposer un trop lourd devoir à une femme. Sa fierté se révolte à cette pensée.»

» La mienne aussi, ma chère Euphémie, s'est réveillée, & je lui ai dit :

» — Mon frère, Hector a peut-être raison.

» — Vous aussi! me répondit-il avec chagrin, vous, Albertine! vous empêcheriez votre fille de se dévouer à mon pauvre enfant!

» — Je ne l'empêcherais pas, s'ils le désiraient vivement l'un & l'autre; mais pourquoi ne pas laisser les choses en l'état? Yseult aime votre fils comme son frère; il peut nous visiter fréquemment & profiter de la voix, des yeux, de la plume de ma fille, rien n'est plus simple...

» — Et si nous mourions tous deux, vous &

moi? me dit-il d'un ton impatient, que deviendrait Hector?...

» Il ne voyait qu'Hector; je ne voyais qu'Yseult, & à défaut de son bonheur, j'ai au moins sauvé sa dignité; & mon pauvre beau-frère s'en est allé, fâché & persuadé qu'elle n'éprouve pour son fils qu'une affection à la fois paisible & compatissante. Il ne la plaint pas; elle ne doit être plainte que par sa mère. La résolution d'Hector ne me surprend point: je sais ce qu'il peut y avoir dans le cœur humain de sombre orgueil & de puérile vanité. Il aime mieux l'avenir solitaire, sans appui, sans amour, que le poids d'une trop grande reconnaissance envers la femme dévouée qui ne vivrait que pour lui. Je pense qu'Hector avait besoin d'être heureux pour être tout à fait bon.

» Notre situation ne changera donc pas. Hector continuera à nous visiter, quelquefois seul, souvent avec son père & ses amis Dupont. Yseult continuera à l'aider fraternellement dans ses travaux; elle lit correctement le latin & couramment les vieilles écritures; livres anciens & parchemins abondent chez nous, & pendant ces longues séances, je continue ma tapisserie. Moins heureuse que Pénélope, je la verrai s'achever sans qu'Ulysse se déclare. Le reste du temps, je tâche de distraire ma pauvre fille, de l'intéresser à d'autres objets, à d'autres sentiments; je réussirai peut-être, & avant de quitter cette terre, je la verrai enfin, — Dieu le permettra, — sinon heureuse, au moins tranquille, reposée des agitations de la jeunesse, portant en arrière des regards sans larmes, & en avant des regards sereins.

» Adieu, chère amie, priez pour nous, demandez pour nous lumière, grâces & fidélité.

» A vous.

» ALBERTINE DE BREUILLY. »

IX

L'amitié la plus intime garde encore un secret, & madame de Breuille n'avait pas avoué à son amie combien elle désirait détacher sa fille d'Hector & de ses espérances d'autrefois. Dans cette vue, elle multipliait autour d'elle ce qui pouvait la captiver & attirer ailleurs une âme avide d'émotions généreuses. Elle la menait voir les pauvres; Yseult y allait volontiers, & plus volontiers encore faisait de larges aumônes; elle l'engageait à voir ses amies, Suzanne & Valentine; Yseult ne demandait pas mieux; mais on sentait que les actions les plus saintes, les relations les plus aimables, ne prenaient que la superficie de son cœur, & qu'au fond habitait une pensée fixe, toujours présente, toujours vivante, à laquelle elle se reportait sans cesse, & qui, retranchée dans un sanctuaire inviolable, ne pouvait pas être combattue par les éléments extérieurs qu'on lui opposait. Cette idole sur l'autel attirait à elle les offrandes, & c'est le

grand désastre de la vie que d'élever l'idole là où Dieu seul devrait régner.

Valentine éprouvait pour Yseult une vive amitié qui comblait les petites distances de rang & de fortune; elles se voyaient souvent, elles causaient intimement & quelquefois Yseult envoyait la paix profonde de son amie, paix d'une âme innocente qui avait jeté son ancre au ciel. Comblée de tous les biens, belle, aimée, elle s'élevait au-dessus des rayonnements terrestres, comme la colombe qui vole, qui monte au-dessus des moissons, des forêts, des collines, des montagnes, & se berce dans le bleu de l'éther.

Son mariage était prochain & elle montrait à Yseult, qui était venue la voir, les présents que son fiancé lui avait offerts la veille. Le lit débordait de cachemires, les dentelles sortaient par flots de la corbeille, coffre indien de nacre & d'or, & la table disparaissait sous les écrins & les parures :

« Que c'est beau ! dit Yseult éblouie par ces splendeurs étranges qui ravissent toujours les yeux des femmes, même les plus sages. Sont-ce là les bijoux de famille du duc ? »

— Oui, excepté les saphirs qu'il a voulu m'offrir, parce qu'un jour j'ai loué une pierre de cette couleur.

— Il vous aime bien !

— Je le pense, dit-elle simplement. »

Elle baissa ses yeux, bleus comme les saphirs, sur les miniatures du livre d'Heures qu'elle tenait à la main, &, grave, recueillie, elle ressemblait à cette Vierge Marie en prières qu'on admire à Dresde, & qui porte sur ses traits l'image de la bonté, de la pureté célestes. Elle réfléchit, & dit, après un court silence :

« Il faut s'aimer pour partager ensemble les biens & les maux, & pour travailler ensemble à son salut.

— Vous ne comprenez donc pas que l'on aime, si on n'a pas même foi, même croyance ?

— Oh ! non ! dit-elle, ou bien, l'affection deviendrait une torture : craindre pour l'éternité de ce qu'on aime, ne pas prier au même autel, ne pas confondre ses espérances au ciel, ses adorations sur la terre, ce serait un affreux supplice...

— Dieu vous l'a épargné, Valentine.

— Il est vrai : Aymeric, le duc, veux-je dire, est pieux comme l'ont été ses ancêtres ; il m'apporte en dot un grand héritage de bénédictions & de vertus.

— Vous serez heureuse, vous le méritez bien.

— Mériter ! moi ! dit-elle avec confusion : le bon Dieu me comble, voilà tout.

— En effet, répondit Yseult avec un sourire & en montrant les colliers & les bracelets rutilants de feux.

— Oh ! pour toutes ces richesses, je m'en passerais bien, & j'aime mieux une seule des aumônes que le duc a faites en mon nom que ces magnifiques bijoux. Et tenez, je vous dis tout, ma chère Yseult, j'ai même pleuré hier en les recevant ; je

pensais à l'Évangile, le *malheur aux riches* ! me revenait à la pensée, mais le précepte de la charité est voisin, & il m'a consolée. Au besoin, ces pierres pourraient devenir du pain pour les pauvres, n'est-ce pas ?

— Je me fie à vous, lui dit Yseult en l'embrassant.

— Vous prierez bien pour moi ?

— Oh ! oui, mais à charge de revanche.

— Je vous le promets ; que dois-je demander pour vous ? je prierai de si grand cœur ! »

Ce mot si simple pénétra Yseult de tristesse. Le désir de son âme, une union éternelle avec l'homme qu'elle aimait, elle ne voulait pas l'avouer, & la présence de cette fiancée heureuse, adorée, dont les moindres vœux étaient une loi pour un cœur épris d'elle, lui faisait de la peine. Elle envoyait, non Valentine, mais son bonheur & son innocente sécurité.

« Priez, dit-elle enfin, pour que Dieu me conserve ma mère : elle m'aime tant ! »

Et ce retour sur une affection si constante lui fit du bien.

Le lendemain, vers le soir, Valentine vint faire sa dernière visite à ses voisines & amies ; la marquise d'Hoste l'accompagnait ; elles trouvèrent les dames de Breuille au jardin, sous un berceau de clématites, d'où l'on voyait le soleil couchant, & la campagne ondoyante de moissons. Hector, appuyé au bras de son père, se promenait dans une allée voisine ; il marchait avec une activité fiévreuse, comme s'il eût voulu dévorer le temps & l'espace ; captif de son infirmité, il ressemblait à l'aiglon renfermé dans une cage & qui sans cesse heurte sa tête contre les barreaux.

« La marquise & sa fille sont là, lui dit son père.

— Allons-y !

— C'est donc votre dernière visite avant le grand événement ? dit madame de Breuille à ses amies.

— Oui, chère madame, le mariage aura lieu jeudi, & le surlendemain Valentine nous quitte pour bien longtemps.

— Vous allez faire un long voyage, mademoiselle ? demanda Hector.

— Nous allons à Rome pour avoir la bénédiction du Saint-Père, nous nous arrêterons très-peu à cause de la *mal aria*, nous remonterons le nord de l'Italie, nous allons à Venise, à Trieste, nous visitons le Tyrol bavarois, nous revenons en France par la Suisse.

— Quel voyage & quelle longue absence, n'est-il pas vrai ? dit la marquise avec un soupir.

— Ah ! madame ! quelle fête pour l'esprit & pour les yeux qu'un tel voyage, s'écria Hector, & qu'ils sont heureux ceux qui peuvent partir !

— Vous avez vu la Suisse, je crois ? demanda Valentine. Êtes-vous allé à Einsiden ?

— Oui, mademoiselle, j'y ai passé une journée.

Et le lendemain, nous sommes allés à Lucerne. Vous souvenez-vous, mon père ?

— De Lucerne ? parbleu ! une jolie ville dans un beau pays.

— Et de ce lever du soleil, quand vous m'avez réveillé, en me disant : Viens donc ! c'est sublime ! & j'ai vu alors toutes ces montagnes, toutes ces Alpes éclairées par l'aurore, superbes, resplendissantes, teintes des plus riches nuances, depuis le rose tendre jusqu'à ce rouge cerise du fer dans la fournaise, tout l'Orient enflammé, & seule, à l'ouest, la lune blanche & froide, suspendue dans le ciel comme une lampe dont le jour va faire pâlir la clarté. C'était sublime, en effet ! je l'ai vu, & maintenant, je ne le verrai plus, je ne verrai plus rien ici-bas ! »

Il se tut ; sa voix tremblait & son visage exprimait une inconsolable douleur ; Yseult ne pouvait retenir les larmes qui montaient de son cœur à ses yeux. La marquise essaya quelques mots de consolation, puis, l'entretien prit un ton plus général, la visite se prolongea & laissa à Hector le temps de se remettre de son émotion ; au moment des adieux, Valentine embrassa tendrement Yseult & lui dit tout bas :

« Je prierai pour monsieur Hector ! »

X

L'hiver était revenu, le troisième depuis qu'Hector avait perdu la vue, la troisième ère de douleurs inavouées, de stoïcisme apparent, souvent démenté par des explosions de regrets désespérés ; comme toujours, il étudiait avec Yseult, elle était sa lectrice, sa secrétaire, sa compagne d'intelligence & de travail ; les heures qu'il passait avec elle étaient les meilleures, mais il en était de ce bien comme de la santé, qu'on apprécie alors qu'on l'a perdue. Concentré en lui-même, il ne répondait à l'affection profonde d'Yseult qu'avec cette froide douceur, cette incomplète amitié dont les lacunes laissent vide & serré le cœur ami qui attendait davantage. Leurs réunions étaient fréquentes, & monsieur Vouvray multipliait les dîners, les soirées afin de distraire un peu son pauvre fils & de déridier ce front pâle qui portait de si tristes pensées.

On était au lendemain de Noël ; après le dîner qui avait eu lieu chez monsieur Vouvray, madame de Breuille jouait au whist avec son beau-frère & avec monsieur & madame Duport, Suzanne essayait au piano de la musique nouvelle, Hector écoutait & Yseult travaillait, silencieuse auprès de la lampe.

« Voilà le courrier, monsieur, dit un domestique en plaçant sur la table un plateau débordant de lettres & de journaux.

Les deux associés prirent les lettres d'affaires ;

monsieur Duport s'empara d'une petite lettre à l'aspect féminin :

« Voilà pour toi, Suzanne. »

Elle la regarda :

« C'est d'Amélie ; puis-je la lire, maman ?

— Oui, ma petite. »

Elle lut à la lueur des bougies du piano ; en tournant la première page, elle jeta une exclamation, relut & s'écria soudain tout haut :

« Maman, écoutez donc ! ah ! monsieur Hector, écoutez !

— Qu'y a-t-il, Suzanne ? lui dit sa mère.

— Maman, Amélie me raconte une chose si merveilleuse... Voyez, lisez, chère maman ! »

Elle tendit la lettre à sa mère, qui prit son lorgnon & commença à lire tout bas. Suzanne, rouge, émue, la regardait. Madame Duport, arrivée à l'endroit où sa fille s'était interrompue, poussa aussi un : Ah ! mon Dieu ! & regardant ses partners & ses amis, elle dit :

« Je crois que cela vaut la peine d'être lu tout haut : la lettre est de mademoiselle Amélie Jozan, compagne de pension de ma fille... Je saute les préliminaires toujours un peu longs :

— Tu sais, ma bonne Suzanne, combien la triste situation de ma sœur nous affligeait tous ; nous avions perdu tout espoir de lui voir recouvrer la vue, & elle se soumettait à son sort avec la plus sainte résignation ; elle s'occupait toujours de son mari, de ses enfants ; son intelligence suppléait à ses yeux, quoiqu'elle se trouvât, ainsi qu'elle le disait souvent, un meuble inutile. Nous priions beaucoup le bon Dieu & la sainte Vierge ; ils nous ont exaucés par des moyens tout humains, mais nous n'en sommes pas moins reconnaissants pour cela. Une famille anglaise, avec laquelle nous nous sommes liés aux bords de mer, nous parla d'un oculiste de Londres, qui fait des merveilles, & ces récits donnèrent tant de confiance à mon beau-frère que, sans nous en rien dire, il emmena sa femme en Angleterre. Le docteur Bird la vit, l'examina scrupuleusement, & première joie, il prescrivit un traitement. Il espérait donc ! ma pauvre chère sœur souffrit beaucoup, mais avec un courage admirable. Nous priions toujours & maman faisait des aumônes par la main des petits enfants. Enfin, monsieur Bird dit qu'il espérait beaucoup. Redoublement de régime & de remèdes. Cela dura plus de deux mois, avec des alternatives de mieux & de moins bien, qui nous laissaient toujours entre le bonheur & la crainte. J'abrège : à la fin de novembre, ma sœur a vu un peu, le 8 décembre elle a écrit deux mots à ma mère, & il y a huit jours, elle nous est arrivée, voyant très-bien de l'œil droit, & un peu de l'œil gauche. Jugez quelles actions de grâces ! en la regardant, je pense toujours au vieux Tobie, quoiqu'elle soit si jeune & si jolie ; mais elle aussi a été l'objet de la miséricorde & de la puissance du bon Dieu. »

Elle s'arrêta. Monsieur Vouvray était debout,

comme un homme prêt à partir, Hector était pâle d'émotion intérieure, & Yseult pleurait.

« Il faut y aller ! nous partirons au point du jour ! » s'écria monsieur Vouvray.

— Mon père ! mon père ! n'espérons pas trop vite ; je vous supplie de ne pas vous laisser aller à ces illusions.

— Comment cette dame est-elle devenue aveugle, ma petite Suzanne ? demanda madame de Breuilly.

— Par un accident de chemin de fer, madame ; elle a été blessée au visage, aux yeux, par des éclats de vitre : Amélie en parlait toujours à la pension.

— Tu entends, mon fils ! »

Hector baissa la tête ; il craignait de laisser voir l'espérance qui grandissait dans son cœur.

« Pourquoi n'iriez-vous pas ? lui dit Yseult à demi voix.

— A quoi bon ? le cas est-il le même ? & quel désappointement terrible si nous entendons de la bouche même de cet oracle : Rien à tenter !

— Je vous assure que la sœur d'Amélie avait les yeux tout à fait comme les vôtres, clairs & sans taches, dit Suzanne avec bonhomie.

— J'entends y aller, ajouta monsieur Vouvray ; il ne sera pas dit que nous aurons négligé un moyen de guérison. Hector, j'exige cela de toi.

— Si vous le voulez absolument... répondit Hector.

— Vous ne sauriez mieux faire, dirent en chœur madame Dupont et madame de Breuilly.

— Je vais envoyer une dépêche à mon vieil ami Jozan, et lui demander l'adresse exacte du docteur Bird, » ajouta monsieur Dupont.

La partie avait cessé ; tous se rassemblèrent autour du feu, & pendant deux heures on s'entretint passionnément du nouvel espoir que la lettre d'Amélie avait fait surgir. Monsieur Vouvray était comme ivre de joie ; Hector, plus contenu, laissait cependant percer quelques rayons ; tous les

Dupont, satisfaits d'avoir apporté la bonne nouvelle, ne tarissaient pas sur ce qu'ils savaient de la sœur d'Amélie & des circonstances particulières de son infirmité. Yseult écoutait, faisait quelques questions & semblait en communion d'idées & de sentiments avec ceux qui lui apportaient l'espérance ; madame de Breuilly, attentive, silencieuse, s'occupait surtout de sa fille.

A onze heures, un violent coup de sonnette retentit, & le domestique apporta la dépêche attendue. Monsieur Dupont l'ouvrit & lut tout haut :

« Docteur Bird, 22, Trafalgar-Square-Londres. »

« Merci, mon cher Dupont, dit monsieur Vouvray en serrant la main à son associé ; dans quatre jours nous serons à Londres. »

Deux jours plus tard, au moment des adieux, Hector parut ému ; à plusieurs reprises il embrassa madame de Breuilly, il serra la main d'Yseult, en lui disant avec tendresse :

« Jamais je n'oublierai ce que vous avez été pour moi, Yseult... »

Elle pouvait à peine parler : les larmes l'étouffaient ; Suzanne, au contraire, animée comme une enfant que tout amuse, tenait la main d'Hector & lui disait :

« Je vais prier tous les jours pour vous, comme on l'a fait pour la sœur d'Amélie, vous verrez que vous reviendrez guéri !

— Vous êtes mon petit ange Raphaël, lui dit-il, l'espoir m'est venu par vous.

— Que Dieu la bénisse, cette chère enfant ! dit monsieur Vouvray en embrassant la jeune fille qu'il avait vue petite. Adieu, Suzanne ! adieu, chère Yseult, adieu, ma bonne sœur !

Yseult fit un effort sur elle-même, & se précipitant vers la voiture, elle serra la main de ses amis :

« Adieu, cher Hector, adieu ! revenez bientôt ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MARTHE & MARIE

(SUITE.)

VI

LORSQUE le printemps arriva enfin, nous primes l'habitude d'aller lire, causer, étudier & travailler pour les pauvres, dans le parc, qui était une véritable forêt ! avec ses che-

mins creux, ses hautes futaies, ses halliers, ses recoins sombres où croissaient des mousses jaunâtres & des champignons parasites, ses clairières que le soleil visitait à toute heure. Ce parc s'étendait jusque sur la pente de la colline. Là se trouvaient de grands vieux chênes & un sentier escarpé conduisant au bord de l'Alose.

Nous aimions à venir nous asseoir sous ces arbres séculaires ; nous pouvions voir la forge, le moulin, son barrage ; nous entendions bouillonner le ruisseau & chanter les pêcheurs, & quand le berlingot de madame Denèvre gravissait la colline, nous l'apercevions de fort loin dans le chemin caillouteux. Marthe alors me conduisait au bas de la prairie, m'embrassait, saluait mon aïeul, faisait à Etienne une révérence cérémonieuse, & nous nous séparions.

Cela dura un an tout entier & la moitié d'une autre année ; dix-huit mois bénis dont le souvenir me sera cher tant que je vivrai ! Combien Marthe fut bonne pour moi pendant tout ce temps, je ne saurais le dire ! Avec une patience & une douceur admirables, elle s'appliquait à réformer mon caractère & à me guider dans la droite voie qu'elle parcourait elle-même si vaillamment. Je m'efforçais de la suivre & de l'imiter, mais je n'y réussissais guère ; je n'avais point son énergie & son courage. Durant les premiers mois surtout, je ne fis aucun progrès, visible du moins ; j'arrivais chez elle toute chagrine, toute froissée ; je lui contaï mes doléances, elle m'apaisait, me consolait, & le temps se passait ainsi.

Mais peu à peu, quand je la connus plus intimement, j'en vins à rougir de mon égoïsme, & j'essayai d'oublier ce moi qui avait été jusque-là ma grande affaire & mon principal souci : en voyant l'abnégation & le dévouement de Marthe, j'eus honte de mettre toujours en avant mon insignifiante personnalité ; en remarquant combien elle était soumise aux décrets de la Providence, je n'osai plus montrer cet esprit de colère & de révolte dont ma famille se plaignait si amèrement, & quand je sus qu'elle demandait à Dieu seul sa force & sa résignation, j'aimai davantage cette religion divine qui a des baumes pour toutes les blessures.

Lorsque ma chère Marthe m'entretenait des merveilles & des mystères du christianisme, & de la patrie inconnue que je n'avais guère cherchée jusqu'à ce moment, ses paroles tombaient comme une douce rosée dans mon âme aride, & alors rien n'eût été capable d'arrêter les premiers élans de mon cœur. Ainsi l'exemple & les conseils de cette pieuse jeune fille changeaient insensiblement mon existence, décidaient de mon avenir, & m'aidaient à supporter avec courage toutes les épreuves de la vie.

Marthe était fort instruite &, sans pédanterie, toujours simple & charmante, elle venait au secours de mon ignorance. Elle rectifiait mes idées, mon jugement, & s'appliquait à développer mon intelligence ; mais elle m'enseignait bien plus à tirer parti des connaissances que je possédais qu'elle ne cherchait à m'apprendre des choses nouvelles.

Elle ne pensait point, comme autrefois l'institutrice d'Irène, qu'une jeune personne n'a jamais l'esprit trop orné : « Qui trop embrasse, mal étreint, » disait-elle. C'est précisément ce qui m'était arrivé ;

on avait meublé ma mémoire d'un obscur fatras & fait de ma tête un chaos ; il s'agissait à présent de débrouiller tout cela, de m'enseigner le mot de tant d'énigmes. C'est à quoi mon amie s'appliquait avec une patience angélique. Grâce à ses leçons, à sa persévérance, tout ce que j'avais étudié sans le comprendre & sans qu'on daignât me l'expliquer m'apparut peu à peu clair & intelligible. Une foule d'idées nouvelles s'éveillaient dans mon esprit, je ne passais plus indifférente & aveugle auprès des merveilles de la création, je ne disais plus : « Que m'importe ? » je voyais le monde sous un autre aspect.

Pendant ce temps, tout suivait son cours habituel dans notre paisible château de Vermont. Ma tante, toujours active, remuante, affairée, dirigeait son ménage, sa forge, visitait ses fermes, mettait ses bois en coupes, tirait parti de tout, courait après l'argent, le dépensait, & voyait avec chagrin les économies d'Etienne prendre le chemin qu'avait suivi notre fortune à tous. Mon grand-père, encore alerte & robuste, s'efforçait de retirer de l'abîme l'héritage de ses petits-enfants. Albéric grandissait, devenait sérieux, raisonnable, promettait de faire des merveilles lorsqu'il dirigerait l'usine, & Irène commençait à être citée pour sa beauté & son élégance.

Quant à monsieur de Presles, il continuait à habiter la forge & travaillait beaucoup ; il était tout dévoué à l'œuvre entreprise, & y consacrait son temps, sa fortune, les ressources de son esprit. Il montrait une abnégation touchante, et certes, alors, madame Denèvre eût pu dire avec raison qu'il avait été envoyé par Dieu pour nous sauver tous. Lui, cependant, ne paraissait point se douter que sa conduite fût admirable ; il trouvait fort simple de passer ses jours dans la solitude, de se livrer à un travail ingrat, & de n'avoir d'autres distractions que de venir chaque soir chez ma tante, ou de faire de courtes visites à monsieur de Tressol.

Il semblait me porter beaucoup d'intérêt, il me questionnait sur mes occupations, mes études ; il assurait que je faisais des progrès, & que j'avais des dispositions pour la musique. Quelquefois il me priait de chanter ou de jouer du piano ; en d'autres circonstances il parlait avec moi de choses très-sérieuses, m'interrogeait, écoutait mes réponses attentivement & paraissait prendre plaisir à cette espèce d'examen. Quand il entraît & qu'il me voyait gaie, souriante, & jamais oisive & maussade, sa figure s'épanouissait, & il avait l'air de me dire : Vous êtes heureuse enfin, & c'est à moi que vous devez ce bonheur.

Certes, je le savais bien que je lui devais beaucoup & je n'étais point ingrate. Son souvenir ne me quittait guère plus que celui de Marthe ; leurs noms à tous deux étaient gravés dans mon cœur, & pour eux il n'est pas de sacrifice que je n'eusse fait avec joie, avec transport.

Souvent je parlais d'Etienne à mon amie, je lui

disais combien il avait été bon, je lui rappelais que, sans lui, je ne serais jamais venue à Tressol, & naïvement, de toute mon âme, je faisais l'éloge de celui qui, le premier, s'était intéressé à moi. Marthe m'écoutait en silence d'un air distrait; elle ne répondait point, m'interrompait ou donnait quelque signe d'impatience. Il était clair que ce sujet de conversation ne lui plaisait point, j'en étais désolée; j'eusse voulu qu'elle pensât comme moi sur le compte d'Étienne, & je ne m'expliquais pas pourquoi elle manifestait pour lui un véritable éloignement. Un jour, poussée à bout, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'elle avait pour mon cousin une secrète antipathie.

Elle se mit à rire.

« J'admire votre perspicacité, me répondit-elle.

— Me trompé-je, Marthe ?

— Oh ! si peu, fit-elle en souriant toujours.

— Comment, ma très-chère, vous qui êtes si bonne & si indulgente, vous ne pouvez rendre justice à la personne qui vous comprend le mieux & vous estime le plus ? Il faut surmonter ce sentiment d'aversion, Marthe, il faut vous reprocher cela. Écoutez, je ne vous l'ai jamais dit, mais depuis longtemps votre conduite à l'égard d'Étienne m'étonne & m'attriste. Dès qu'il arrive, vous vous enfermez chez vous ; lorsqu'il vous adresse la parole, c'est à peine si vous daignez lui répondre. Quand je prononce son nom, vous laissez tomber l'entretien, & si vous savez quelque chose qui soit à sa louange, vous vous gardez bien de le dire. »

Marthe m'écoutait avec impatience & distraction.

« Vous ne répondez point ? lui dis-je.

— Eh ! ma chère, fit-elle d'un air de glace, que voulez-vous que je vous réponde ? Il est des sentiments qui ne se commandent pas, vous le savez bien.

— Mais qu'avez-vous donc à reprocher à monsieur de Presles ? m'écriai-je. N'est-il pas d'une bonté & d'un dévouement sans bornes ? Vous le voyez passer ses journées dans cette forge, lui qui tiendrait si bien sa place au milieu d'une société choisie ? Ne savez-vous pas qu'il travaille avec un zèle infatigable ? Et pour qui ? Pas pour lui assurément, sa petite fortune lui permettrait de vivre indépendant & d'avoir de doux loisirs ; s'il se livre tout entier au labeur le plus ingrat, c'est afin de nous sauver de la ruine. Oui, Marthe, c'est pour nous, il a fait abnégation de tout intérêt propre, de tout sentiment personnel. Il nous a donné ses biens, son temps, sa vie.

— Marie, de grâce, pas un mot de plus, murmura Marthe.

— Non, ma chère, il faut que je vous fasse connaître toute ma pensée. Je serais bien ingrate si je ne plaidais pas la cause d'Étienne. N'est-ce pas à lui que je dois le bonheur de vous avoir pour amie, le peu d'instruction que je possède, le désir de faire le bien que vous m'avez inspiré & ces lumières divines que vous avez fait briller en mon âme ? »

Marthe posa sur mon bras sa main, qui tremblait.

« Marie, dit-elle, je vous aime comme si vous étiez ma sœur ; mon cœur se briserait si j'étais obligée de rompre avec vous. Eh bien pourtant, si le nom de... cet étranger devait se glisser sans cesse dans nos entretiens...

— N'achevez pas, m'écriai-je, n'achevez pas, car vous dites des choses qui me navrent. »

Ce soir-là, je revins bien triste à Vermont, & avant de m'endormir, je priai plus longtemps que de coutume pour mon amie, pour Étienne, pour nous tous, qui, me semblait-il, n'eussions dû faire qu'un cœur & qu'une âme.

Par la suite, je songeai beaucoup à cette antipathie que monsieur de Presles avait inspirée à ma chère Marthe ; & à force d'y penser avec étonnement & tristesse, je m'aperçus que j'avais pour Étienne bien plus que de la sympathie & de la reconnaissance.

Certes, je n'espérais point obtenir affection pour affection, je ne prétendais pas à ce bonheur ; je me disais même qu'il serait absurde de supposer qu'un homme aussi remarquable pût faire la moindre attention à une petite fille laide, pauvre, remplie de défauts, très-médiocrement intelligente, & cependant, en dépit de tout, il y avait au fond de mon cœur je ne sais quel vague espoir. Monsieur de Presles me témoignait de l'intérêt : lorsqu'il me voyait si heureuse d'avoir Marthe pour amie, il se réjouissait aussi ; quand il venait avec mon aïeul me chercher à Tressol, son visage s'épanouissait dès que je paraissais au sommet de la prairie, & quand j'arrivais en courant, mon bras passé sous celui de ma chère Marthe, il nous regardait avec tant d'émotion que j'en étais touchée jusqu'au fond de l'âme. Est-ce que tout cela ne signifiait rien ? Ces indices étaient-ils absolument trompeurs ? Hélas ! oui, sans doute, ils devaient l'être. Ne m'avait-on pas dit à satiété, ne savais-je pas qu'il m'était impossible d'inspirer de l'affection, & que jamais personne n'aurait la bonté de me souffrir ?

Mais alors pourquoi... ? ah ! pourquoi ! c'était Marthe peut-être que monsieur de Presles avait du plaisir à voir, c'était peut-être pour entendre parler d'elle qu'il aimait à s'entretenir avec moi. C'était Marthe qui m'avait appris le chant & la musique, c'est à elle que je devais le peu d'instruction que je possédais. Étienne s'intéressait probablement à moi parce que j'étais l'élève de cette bonne & charmante jeune fille, & quand il venait à ma rencontre, heureux & souriant, dans la prairie de Tressol, j'aurais pu lui dire comme je ne sais quel poète oriental :

« Je ne suis point la rose, mais j'ai vécu près d'elle. »

VII

Cependant un grand événement se préparait à

Vermont, nous étions tous dans la joie. Madame Denèvre allait marier Irène de la manière la plus avantageuse; je partageais le bonheur de cette chère cousine & je priais beaucoup pour elle.

Un jour, nous allâmes tous — la fiancée exceptée — annoncer la bonne nouvelle à nos voisins de Tressol.

Nous ne vîmes point monsieur de Condat, mais le baron adressa à ma tante les plus gracieuses félicitations, & Marthe ajouta quelques mots qui portaient du cœur. Dans l'excès de sa joie, madame Denèvre ne manqua point de répondre :

« Et vous, monsieur, ne nous donnerez-vous pas bientôt l'occasion de vous adresser nos compliments bien sincères? Ne vous déciderez-vous point à marier votre chère filleule? »

— Madame, dit le baron, si cela dépendait de moi, ce serait fait déjà; mais je ne voudrais pas être le tyran de cette petite opiniâtre; & récemment encore elle m'a déclaré qu'avec ma permission & celle de monsieur de Condat, elle ne se mariera jamais.

— Oh! oh! fit mon aïeul, mademoiselle est bien jeune pour prendre de semblables résolutions. Elle parle ainsi aujourd'hui, mais demain?

— Aujourd'hui, demain, toujours, » murmura Marthe.

Etienne la regarda.

« Je croyais, lui dit-il, que personne ne pouvait répondre de l'avenir. »

Elle ne dit mot, & il reprit du ton le plus expressif.

« Ainsi jamais? »

— Jamais, dit-elle. » Puis elle regarda monsieur de Tressol, qui s'empessa de changer de conversation.

Irène se maria à la fin de l'automne, & son départ laissa un grand vide dans notre paisible demeure. Cette aimable cousine était si vive, si gaie, si agissante! Elle avait toujours été la joie du logis.

« Ma chère enfant a emporté avec elle tous mes sourires, disait mélancoliquement ma pauvre tante. Mais si l'absence d'Irène nous attrista, elle ne changea point notre manière de vivre, & je continuai d'aller à Tressol plusieurs fois chaque semaine. Je m'attachais de plus en plus à ma vertueuse amie, & il me semblait, à présent, qu'il n'était point impossible de l'imiter & d'être bonne comme elle.

Vers la fin de janvier, — il y avait juste un an que monsieur de Presles habitait la forge, — ma tante prit un jour la peine de venir me trouver dans ma chambre, &, sans préambule, elle me parla ainsi d'une voix très-grave :

« Marie, vous aurez dix sept ans le mois prochain. A cet âge, quel que soit le caractère que l'on ait reçu de la nature, on n'est plus une enfant. Aussi, malgré votre extrême insouciance, je pense que vous devez être inquiète sur votre avenir. N'est-il pas vrai que cela vous préoccupe parfois? »

— Mais non, ma tante, balbutiai-je, jusqu'à présent je n'ai pas beaucoup réfléchi...

— Ah! voilà bien les jeunes filles! On est égoïste & l'on ne réfléchit point. A quoi bon? on n'ajamaïs manqué, non pas du nécessaire, mais du superflu. La pauvre tante est là qui se saigne... Hélas! je n'y serai pas toujours, Marie. Alors qu'arrivera-t-il? Aurez-vous seulement un abri? Si je me trouvais dans une position meilleure, je vous ferais un sort, comme on dit; si vous aviez pu vous instruire, vous gagneriez votre vie, comme on dit encore. Mais ni l'un ni l'autre; eh bien! je vous le demande, que deviendrez-vous quand vous m'aurez perdue? »

Je fondis en larmes sans répondre.

« Ne vous désolerez pas, reprit-elle, votre malheur n'est point sans remède. Mais avant de vous l'indiquer, ce remède, j'ai dû vous faire mettre le doigt sur la plaie, car vous êtes si capricieuse, si fantasque!... A présent, parlons sans ambages. Vous connaissez monsieur ***? »

Elle me nomma un jeune homme d'assez bonne famille, qui habitait à quelque distance de Vermont.

« Oui, ma tante, je le connais un peu.

— Et que pensez-vous de lui?

— Rien du tout, ma tante. Mais, ajoutai-je bien vite en remarquant l'air irrité & désappointé de madame Denèvre, mais j'en penserai ce qu'il vous plaira.

— A la bonne heure, dit-elle. Vous convenez donc avec moi que ce jeune homme a beaucoup de mérite?

— Oh! oui, beaucoup.

— Il est fort bien de sa personne.

— Tout à fait.

— Riche aussi.

— Très-riche.

— Non, mademoiselle, il n'est pas très-riche, il possède seulement un joli petit bien de campagne. Avec cela & ses bonnes qualités, il peut certes rendre une femme heureuse.

— Je crois bien, on le serait à moins. »

Madame Denèvre, enchantée de mes réponses, m'embrassa cordialement.

« Allons, fit-elle, vous m'entendez à demi-mot, & vous ne serez pas trop surprise, je le vois bien, si je vous dis que ce jeune homme désire vous épouser. »

Je me levai brusquement.

« Quoi! ma tante, quelqu'un existe qui consentirait à m'épouser, à passer sa vie auprès de moi? Cela n'est pas croyable!

— C'est un peu surprenant, en effet; mais vous connaissez l'aphorisme :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— Ma tante, repris-je très-pensive, si ce monsieur a de la fortune & beaucoup de bonnes qualités, il lui serait facile d'épouser une jeune per-

sonne riche, jolie, spirituelle, instruite, ayant enfin une foule d'agréments que je ne possède point.

— Cela n'est pas douteux, & cependant c'est vous qu'il préfère, qu'il a choisie.

— Il m'a choisie, moi pauvre fille, laide, gauche, ignorante? C'est moi qu'il préfère, malgré mes nombreux défauts? De grâce, dites-moi encore que ceci est bien sérieux.

— Très-sérieux, ma chère, & je suis charmée que ce mariage vous convienne. Ce soir notre jeune prétendu saura que vous agrérez sa demande.

— Je n'ai pas dit cela! m'écriai-je.

— Plait-il? Vous n'avez pas dit cela. Eh! qu'avez-vous dit alors?

— Que je refuse, ma bonne tante, avec votre permission toutefois.

— Voici un singulier coq-à-l'âne! repartit madame Denèvre stupéfaite. Vous refusez, & vous venez de montrer une joie ridicule & déplacée.

— Pardonnez-moi, ma tante, de n'avoir pas su cacher ma satisfaction. Je suis si touchée de l'honneur qu'on a bien voulu me faire, je m'y attendais si peu! Vous & moi nous avions toujours cru que personne ne pourrait me souffrir. Mais parce que j'éprouve quelque contentement, il ne s'en suit pas que je doive épouser ce monsieur.

— Ma chère amie, si vous parliez sérieusement, vous seriez une franche coquette. Mais je veux bien croire qu'en ce moment vous n'avez point l'esprit dans une bonne assiette, que l'émotion, la joie, la surprise vous font déraisonner, & que vous envisagerez la chose d'une manière toute différente lorsque vous serez de sang-froid. Je vous laisse, remettez-vous, réfléchissez, & demain vous me donnerez une réponse. »

Elle sortit, & je pus méditer à loisir sur l'étrange, l'incroyable nouvelle qu'elle venait de m'apprendre. Oh! bien incroyable! Comment moi, que nul ne pouvait supporter, à qui l'on prédisait sans cesse l'abandon & l'isolement!

« Il ne m'est donc pas impossible d'inspirer de l'attachement, me disais-je; & puisque cet étranger, qui me connaît à peine, me fait un tel honneur, pourquoi Étienne ne m'aimerait-il pas? Il sait, lui, que je vaud mieux que ma réputation. Et il m'aime, cela est sûr. Je n'osais le croire, mais à présent je puis tout espérer, car je ne suis pas aussi laide, aussi inepte, aussi disgraciée de la nature qu'on veut bien le dire, puisque j'ai plu à ce jeune homme. »

Avec quelle ferveur je priai le bon Dieu de le bénir, ce généreux étranger, qui me réhabilitait dans mon propre esprit, qui me donnait la confiance, l'assurance que je n'avais jamais eues; qui m'apprenait enfin à faire quelque cas de ma chétive personne, dont on m'avait toujours parlé si dédaigneusement!

Pour la première fois, j'eus de la coquetterie, & je fis une toilette si recherchée, que mon petit cousin l'appela extravagante. Mais ne fallait-il pas

donner raison à monsieur ***, & prouver à tous qu'il avait bon goût?

J'étais enchantée de moi, je l'avoue, quand je descendis à la salle à manger. En m'apercevant, Albéric fit un soubresaut.

« Est-ce toi? me dit-il. Je ne te reconnaissais pas. Pourquoi tant de tulle, de mousseline, de soie, de rubans? S'agit-il d'une gageure?

— Qu'y a-t-il? demanda madame Denèvre trop affairée pour lever les yeux sur moi.

— Mais rien, ma mère, répliqua mon jeune cousin; c'est Marie qui fait la roue. »

Monsieur de Presles me regarda & sourit.

Oh! ce sourire, il m'atteignit au cœur. Ma tante tourna aussi la tête & haussa les épaules.

« Décidément, elle a des lubies, » murmura-t-elle.

Pour me consoler, mon cher grand-père m'embrassa tendrement.

« Je vois que tout va bien, dit-il; cette toilette soignée & cette mine riante sont de bons signes: nous aurons prochainement une nouvelle noce.

— Joliment! s'écria ma tante, elle a refusé net. »

La figure de monsieur Denèvre s'assombrit.

« Refusé? Pourquoi donc?

— Eh! monsieur, personne ne le sait, pas même elle.

— Mais enfin, elle vous a exposé ses motifs.

— Il faudrait qu'elle en eût. Non, elle veut nous contrarier, voilà tout.

— Oh! que c'est mal, mademoiselle Marie! dit mon aïeul en essayant de prendre un ton sévère. Mais si vous croyez que nous vous permettrons de suivre ainsi vos caprices, vous êtes bien dans l'erreur.

— Cher bon papa, ce n'est point par caprice que je refuse d'épouser monsieur ***.

— Pourquoi donc alors?

— Je vous le dirai bientôt.

— Non, à l'instant, parlez à l'instant, répliqua ma tante. Vous regardez monsieur de Presles. Il ne faut point que sa présence vous empêche de vous expliquer; si quelqu'un a le droit de connaître les motifs de votre inconcevable refus, c'est lui assurément.

— Cependant, madame, dit Étienne, il vaudrait mieux attendre.

— Point du tout, mon cousin, nous n'attendrons pas; ainsi répondez, Marie: pourquoi n'acceptez-vous pas l'honneur que ce jeune homme a voulu vous faire? »

— Pourquoi? Il m'était bien impossible de le dire. Jamais je n'aurais osé l'avouer à ma tante en particulier & sous le sceau du secret; c'est tout au plus si j'aurais eu le courage de faire cette confidence à mon cher aïeul.

« Eh bien! mademoiselle? » reprit madame Denèvre.

Il fallait répondre, alléguer un prétexte; mais lequel? Je me creusais le cerveau, je ne découvrais rien; puis enfin j'eus une idée fort heureuse, selon moi, & je m'écriai :

« Je ne peux pas épouser ce monsieur, parce qu'il est riche & que je suis pauvre.

— N'est-ce que cela? reprit monsieur Denèvre d'une voix joyeuse. Ah bien, nous allons être tous d'accord.

— Monsieur... interrompit Étienne.

— Mon cousin, lui dit ma tante, laissez, je vous prie, parler monsieur Denèvre. Il faut que cette petite sache tout; nous n'avons que ce moyen pour vaincre sa résistance, & je ne comprends pas pourquoi vous voudriez faire mystère d'une chose qui vous honore extrêmement.

— Ma chère mignonne, me dit mon grand-père, tu n'es pas aussi pauvre que tu le crois; tu apporteras à ton fiancé une jolie petite dot.

— Moi, bon papa?

— Oui, mon enfant.

— Et ce monsieur le sait-il?

— Sans doute.

— Mais alors, grand-père, c'est pour ma dot qu'il m'épouse.

— A moins que ce ne soit pour tes beaux yeux, » fit Albéric en riant.

J'étais navrée; cette tuile inattendue écrasait mon amour-propre naissant, & des larmes de dépit roulèrent sur mes joues.

« Vous pleurez, mademoiselle? me dit Étienne surpris.

— Oui, répondis-je en essayant de sourire, je m'attendais si peu à cette déception!

— Tu pensais que ce monsieur t'avait choisie pour tes bonnes qualités, & tu en étais ravie au troisième ciel, dit Albéric entre deux éclats de rire.

— Marie a toujours été pétrie d'amour-propre! » s'écria ma tante.

Je commençais à me remettre, & je dis, en rougissant un peu d'avoir montré tant de désolation :

« Ma chère tante, permettez-moi de vous remercier de cette nouvelle preuve d'affection...

— Ce n'est pas moi qui vous dote, interrompit-elle sèchement, lors même que je le voudrais, je ne le pourrais pas.

— Ce n'est pas vous, ma tante? Mais alors, c'est... »

Je regardai mon aïeul, il secoua la tête.

« C'est monsieur de Presles; ne le devinez-vous pas? » reprit madame Denèvre.

Je joignis les mains, & consternée :

« C'est monsieur de Presles? m'écriai-je.

— Lui-même, mademoiselle.

— Vous, vous, monsieur? dis-je à Étienne d'une voix tremblante. Vous qui vouliez m'envoyer en pension l'année dernière, vous cherchez encore à présent à m'éloigner de ce château? Mais que vous ai-je donc fait? Pourquoi tenez-vous à me séparer de ma famille? »

Chacun m'écoutait avec surprise, & personne ne songeait à m'interrompre. Il y eut un instant de silence; puis ma tante indignée s'écria :

« Mon Dieu, je le sais bien, c'est pour me ôter

tier que vous m'avez envoyé cette enfant. Mais que l'épreuve est rude! Quoi! cette jeune âme renferme une ingratitude aussi noire & pas l'ombre d'un bon sentiment?

— Je ne suis point ingrate, lui dis-je, & je ne l'ai jamais été.

— En voilà assez, mademoiselle, veuillez vous retirer; on vous servira à dîner dans votre chambre. »

Je sortis sans que personne essayât de me retenir; Étienne lui-même ne dit pas un mot en ma faveur; il baissait la tête & paraissait aussi contrarié que surpris.

Dès que je fus seule, je ressentis un profond découragement & d'amers regrets. Depuis plusieurs mois, je n'avais pas eu de ces fâcheux accès de colère, mon caractère s'était adouci, assoupli, & ce retour à mes anciennes habitudes me semblait aussi humiliant que fâcheux. Mais ce qui me causait une peine inouïe, ce qui me brisait le cœur, c'était cette pensée que monsieur de Presles avait voulu me marier. Lui, il me dotait, il se réjouissait de pouvoir m'établir avantageusement! Ah! qu'il se doutait peu de ce qui se passait au fond de mon cœur, & combien je m'étais trompée!... Quelle chute, quel rêve & quel triste réveil!

Après le dîner, mon grand-père monta dans ma chambre. Il était grave, un peu triste, mais il ne montra pas la moindre sévérité.

« Tu es trop nerveuse, me dit-il, & tu ne te défiles pas assez de tes premiers mouvements. Ta tante était fort irritée contre toi & nous avons eu de la peine à l'apaiser. Enfin il est convenu qu'on ne te parlera plus de monsieur *** puisque ce mariage te déplaît. Par la suite, tu auras peut-être de nouvelles occasions de t'établir avantageusement; dans tous les cas, ton indépendance est assurée, grâce à la générosité de monsieur de Presles.

— Bon papa, lui dis-je avec amertume, je vous en supplie, ne me parlez pas ce soir de la générosité de monsieur de Presles.

— Pourquoi? Tu me causes une pénible surprise, ma pauvre Marie. Ta tante a raison de dire qu'aujourd'hui tu as des rats dans la tête. Il est inutile de discuter avec toi, tant que tu seras en de pareilles dispositions. Je te laisse; j'espère que tu vas réfléchir & te calmer, & en attendant que tu puisses remercier convenablement monsieur de Presles, j'essaierai de lui faire accepter tes excuses. »

Il serait flatteur pour mon amour-propre de pouvoir dire à présent que mon refus blessa au cœur le jeune homme qui m'avait fait un honneur aussi inattendu, mais la vérité est qu'il se consola fort aisément, & trois mois plus tard, nous apprîmes qu'il venait d'épouser une des amies d'Irène.

MICHEL AUBRAY.

(La fin au prochain Numéro.)

LA MAISON DÉSERTE

Je cueillis un brin de bruyère
Et je grimpai sur le coteau.
Le manoir semblait un tombeau,
Le parc semblait un cimetière.

Pourtant, c'était bien la maison,
La blanche maison de la plaine,
Hier encore joyeuse & pleine
De ton rire & de ta chanson ;

Le même toit, mais sans fumée,
La cour où, déjà fort, ton bras
Avait guidé mes premiers pas.
Mais la cour déserte & fermée.

Portes & vitres étaient closes,
Les oiseaux familiers de l'huis
Vers le grand bois s'étaient enfuis.
Le jardin n'avait plus de roses.

La ronce encombra le chemin
Qui menait à la maison blanche ;
En vain je cherchai la pervenche
Sous les frais massifs de jasmin ;

L'absinthe & l'asphodèle austère,
Près du banc où j'allai m'asseoir,
Couvraient de leur feuillage noir
Le nid sanglant de la vipère.

Pendant bien des jours & des nuits
Je parcourus ce lieu sauvage,
Cherchant partout ta chère image,
Et tressaillant à tous les bruits ;

Mais je ne vis, hélas ! paraître
Personne à l'appel de ma voix,
L'écho seul vibrerait dans le bois...
La maison n'avait plus de maître.

ANDRÉ CHATEN.

(Extrait des Haltes.)

REVUE MUSICALE

Hamlet en 1868 et en 1872. — Le Docteur Rose. — Nouvelle édition des œuvres de Chopin.

Nous avons parlé de l'opéra d'*Hamlet*, lors de sa première apparition. On sentait la main d'un maître dans cette œuvre forte & substantielle : mais la légèreté invétérée de l'esprit parisien, la soif sans cesse renaissante de distractions aimables & d'émotions à l'eau de rose, ne pouvaient accepter avec enthousiasme le drame sombre & profond de Shakespeare; il y avait là des lueurs fauves qui ne contentaient pas des yeux avides d'étincelles.

Toutefois, les dilettanti de 1868 remarquèrent les beautés sérieuses de la partition; le public, qui ne prenait ni le temps ni la peine de l'observer dans ses détails, n'y attacha qu'une importance secondaire, c'est-à-dire qu'il attribua à Faure & à mademoiselle Nilsson toute la valeur de la pièce. Cette réputation faite à l'ouvrage éloigna beaucoup d'amateurs, & le directeur de l'Académie de musique se vit obligé, après un certain nombre de représentations, de le remplacer par une série fort monotone de reprises. Néanmoins, l'opéra d'*Hamlet* avait ouvert de larges horizons aux disciples de la grande musique. Examiné dans le silence du recueillement, écouté avec une oreille attentive, il fut compris & admiré dans presque toutes ses parties; celles qui restèrent dans l'ombre le devaient plus à la teinte lugubre du drame anglais qui ne laisse au ciel bleu que de rares éclaircies, qu'à la médiocrité de la musique, imprégnée d'une originalité austère. En brisant le moule des convenances & des vieilles habitudes, le compositeur avait sondé l'écueil & reconnaissait la difficulté de vaincre. Son œuvre portait le cachet d'une bizarrerie qu'il fallait étudier savamment, pour en définir le parfum & la majesté. Quel opéra ennuyeux! disait la foule en sortant du théâtre; sans

les interprètes dont le talent sauve les rôles, il n'y aurait pas moyen de l'affronter. On vivait alors sous l'impression des fêtes & des plaisirs faciles; revu dans un temps où les tristesses du présent donnent un dégoût profond des facéties du passé, on comprend *Hamlet*, on descend au fond des sentiments & des hallucinations qui l'ont inspiré, en un mot, on le saisit; il y a là dedans de grandes pages qui se placeront un jour à la hauteur des plus lumineuses compositions modernes. La folie de la fille de Polonius, la valse vocalisée, la chanson suédoise, la scène de l'Esplanade, le beau finale de la pantomime des musiciens, au palais d'Else-neur, le duo du prince & d'Ophélie:

Doute de la lumière!

le duo dramatique d'*Hamlet* avec la reine Gertrude, sa mère, le monologue & la partie mélancolique qui coupe en deux la chanson à boire, enfin un nombre infini de détails heureux que les critiques eux-mêmes condamnèrent en 1868, ont conquis leur place au soleil de 1872.

C'est qu'il faut étudier cette œuvre avec conscience pour en parler avec justice, & que deux & même trois auditions ne suffisent pas lorsqu'on veut la juger en dernier ressort.

Shakespeare est un génie étrange, où le familier, le sublime & le vulgaire se touchent de si près, que l'initiation est rare & difficile. Fécond en émotions profondes, la philosophie s'y mêle, la fable s'y heurte à l'histoire; le sentiment dramatique domine tout & fait vibrer énergiquement toutes les cordes de l'âme humaine.

Le rôle d'*Hamlet* est à lui seul une conception extraordinaire; le prince danois voyage dans les steppes arides de la folie & du doute; on le suit

d'un regard avide, comme on épie avec angoisse le somnambule courant sur le bord des abîmes. Rendre avec des sons ces vertiges de la pensée, c'est un travail que l'on comprend à peine & dont monsieur Ambroise Thomas a surmonté avec honneur les immenses difficultés. Ajoutons que ses interprètes y ont puissamment aidé.

Quand on lit cette page sombre & terrible, on se demande si l'auteur de l'opéra d'*Hamlet* est bien le même homme qu'en d'autres temps on applaudissait dans le *Songe d'une Nuit d'été*. Cette composition qui, à l'époque où elle parut, apporta des formes nouvelles au genre de l'opéra comique, était empreinte d'une grâce inimitable. Des mélodies suaves & charmantes, je ne sais quoi d'octaveux & de naïf, n'en excluaient pourtant pas l'esprit gaulois. On sentait dans cet ouvrage la jeunesse; l'aubépine & l'espérance, mêlées à un petit brin de sel attique plaisaient à l'esprit. Eh bien, le même artiste qui composa ce bijou, vient de créer le diamant noir qu'on appelle *Hamlet*. Quel contraste! l'azur & le nuage, la fleur & le gouffre, le soleil & la nuit! C'est que, dans tout, il y a de la poésie pour l'intelligence exceptionnelle & pour le cœur bien doué.

Envoyé en Italie comme prix de Rome, il arriva, tout joyeux de son succès, au palais Médicis, appelé l'*Académie de France*, dont Horace Vernet avait alors la direction. C'était le bon temps des lauréats. Les salons du peintre national étaient de délicieux cénacles, où le bon goût, l'urbanité, l'intelligence & le talent étaient reçus par le génie.

Cette magnifique résidence, ces jardins enchantés, ces poétiques bosquets, pleins d'ombre & de mystère, ces lointains paysages dorés par une chaude lumière, tout cela enflammait l'imagination d'un jeune homme né artiste. Comment n'y eût-il pas puisé le sentiment du beau, l'amour des lignes harmonieuses, l'inspiration des mélodies douces ou profondes, & le goût exquis des choses de l'art?

Nous ferons un jour peut-être la biographie d'Ambroise Thomas; en attendant, nous n'avons pu nous dispenser, à propos d'*Hamlet*, de dire quelques mots des débuts du célèbre artiste.

..

Les frères Ricci sont au nombre des musiciens innombrables qui ont cherché à perpétuer, en Italie, le genre bouffe dont l'esprit national était fou. — Quelques ouvrages qui obtinrent de la vogue furent chantés sur toutes les scènes italiennes, sans y produire grande sensation. Un seul eut un succès réel, ce fut *Chaïva de Rotambert*.

Les deux frères entreprirent aussi de faire, sous le titre de : *Il Nuovo Figaro*, une œuvre quelque peu imitée du chef-d'œuvre de Mozart. Certes, il fallait avoir des illusions bien naïves & un amour-propre pyramidal, pour se risquer à pareille besogne! Jaloux des grands maîtres alle-

mands, dont ils feignaient de dédaigner les productions, les Italiens firent un excellent accueil aux auteurs de cet ouvrage, qui contenait d'ailleurs quelques jolis détails. La romance de Chérubin & une valse assez fringante furent chantées avec succès.

L'opéra bouffe de *Crispino e la Comare*, a donné, à Paris, une certaine popularité aux frères Ricci. L'œuvre était agréable dans certaines parties, & très-faible dans d'autres. C'était de la musique italienne de seconde main. Un trio bouffe assez bien réussi en fit le succès principal. — Le chant & la danse de la Patti lui donnèrent quelque vogue.

Disons, à la louange des deux artistes, qu'ils se sont fait très-légitimement applaudir, avec un opéra bouffe de couleur vénitienne, dans lequel mademoiselle Marimon exécuta merveilleusement une valse, hérissée de gammes & de trilles, dont le public dilettante fit très-grand cas.

Il serait difficile de raconter les mille péripéties qui forment l'imbroglio du *Docteur Rose*. C'est l'histoire d'un pendu dépendu, voici ce qu'il y a de plus clair. Le reste est fort obscur quand on n'a pas le livret à la main, & comme nous sommes en ce moment privée de cet avantage, nous nous bornerons à dire quelques mots de la musique.

Il y a des qualités dans la partition du *Docteur Rose*, qui ne brille pourtant ni par l'invention ni par l'imagination. On y sent l'emprunt, ce qui est triste à dire, malgré l'habileté qui le déguise. Toujours est-il qu'il y a de jolis chœurs, des valse très-mouvementées, un sextuor bien écrit pour les voix; un finale succédant à ce morceau d'ensemble, & une romance pleine de goût & de sensibilité. C'est tout ce que nous avons remarqué dans cette composition nouvelle.

..

La nouvelle édition des œuvres de Chopin, en 14 cahiers, grand format, que nous avons annoncée dans notre numéro de Janvier, a fait son apparition dans le monde artistique.

Ce sont les *valse*, au nombre de huit, qui commencent la série. La première, dit monsieur Barbédette dans un remarquable *Essai de Critique musicale*, la première (op. 18) est du premier temps de Chopin, très-gaie & très-brillante.

L'œuvre 34, composée de trois valse, n'a plus le même caractère. La première de ces trois valse : à mademoiselle de Thün, est longuement développée. Elle renferme des chants d'une suavité & d'une élévation sans pareilles. — La seconde, à la baronne d'Ivry, n'a de la valse que le nom. Son mouvement est lent : c'est une élégie. — La troisième, à mademoiselle d'Eychtal, est sauvage, fantasque, une véritable inspiration à la Weber. — La grande valse nouvelle (op. 42) est fort jolie, mais a le tort de ressembler, pour la facture & les traits, à la première de l'œuvre 34.

Les trois valses qui composent l'œuvre 64 valent infiniment mieux ; la première est très-courte & très-brillante. — Les deux dernières sont écrites dans un mouvement extrêmement modéré. Elles sont mélancoliques, rêveuses. Les chants sont d'une pureté & d'une tendresse indicibles.

De tous les rythmes de danse, la valse est le plus poétique ; aussi Chopin en a-t-il tiré un parti infini. Mais gardons-nous bien de prendre ses valses, pas plus que ses mazoures & ses polonaises, pour des airs de danse. Il n'a absolument gardé que le cadre ; son génie a créé le reste.

Le deuxième cahier, qui se compose de *mazoures*, n'est pas encore sous nos yeux à l'heure où nous écrivons. Mais nous supposons bien que l'artiste-éditeur qui a entrepris cette belle publication les aura classées, comme les valses, par ordre de numéros d'œuvres. D'ailleurs, il serait trop long d'énumérer ici les cinquante-deux mazurkas de Chopin. Elles sont toutes d'un effet irrésistible, & le plus grand nombre, d'une perfection & d'un fini achevés. Il y a quelque chose de délicat & de vague, dont bien peu d'exécutants ont su trouver le secret. Quelquefois aussi, une note sauvage, saccadée, inattendue, arrive comme un cri douloureux au milieu de ces mélodies d'une incomparable douceur. L'éminent critique musical, M. Henri Blaze (1) définit admirablement ce mélange d'éner-

gie & de tendresse. « Quiconque a connu Chopin, écrit-il, a pu observer à loisir comment, chez lui, la rudesse du sol natal avait été modifiée par des raisons toutes personnelles d'élégance & de distinction, & pourtant cette physionomie languissante avait des éclairs d'impatience & de colère ; cette nature douce & fine avait ses emportements, sa brusquerie & ses soubresauts, empreintes originaires, souvenirs du sol barbare dont la trace énergique & profonde se révèle en plus d'une de ses mazoures, si peu comprises de la foule, qui n'en saisit que le côté frivole. Telle note que vous trouvez originale n'est peut-être que le réveil d'une douleur atroce, & l'âme d'un grand poète a saigné à ce cri de désespoir. »

Dès que nous aurons constaté quelles sont les mazurkas de Chopin formant ce deuxième cahier, nous indiquerons à nos lectrices, celles que nous préférons entre toutes.

Quoique nous l'ayons déjà fait remarquer, nous ne saurions trop insister sur le bon marché & sur la beauté de cette édition ; chaque cahier ne vaudra pas entre 2 francs & 2 fr. 50 c.

Il n'est peut-être pas inutile non plus de rappeler ici que cette nouvelle publication des œuvres de Chopin se trouve chez E. Iung-Treuttell, 19, rue de Lille, aux bureaux de l'Édition Peters, & 14, boulevard Poissonnière.

MARIE LASSAYEUR.

(1) *Musiciens contemporains*, pages 112 à 115.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POULET EN RAGOUT

Prenez une casserole assez profonde, mettez-y deux carottes coupées en tranches, trois oignons émincés & 150 grammes de beurre.

Faites revenir ; ajoutez le poulet, poivre & sel. — Faites revenir pendant cinq minutes. Ajoutez 60 grammes de farine.

Laissez cuire en remuant.

Ajoutez trois ou quatre cuillerées de bouillon, & de tomates coupées en morceaux & débarrassées de leurs pépins. Laissez bouillir pendant 20 minutes.

Ajoutez des champignons & du persil haché. Encore dix minutes de cuisson.

Servez le poulet dressé au milieu de ses légumes.

FILETS DE SOLES FARCIS AU VIN DE MADÈRE

Faites blanchir légèrement les soles, afin de pouvoir enlever les filets, roulez chaque filet en rond comme une bague, & fixez-en les extrémités avec un peu de fil ; faites une farce fine avec un peu de mie de pain trempée dans du lait, des jaunes & des blancs d'œufs durs, des champignons & du persil ; remplissez-en le vide de chaque filet ; mettez du beurre dessus & dessous, & faites cuire au four, en arrosant souvent.

Faites un roux avec du beurre très-frais & de la fécule ; mettez-y du vin de Madère, un jus de citron ; versez la sauce dans le plat, posez-y délicatement les filets & servez vite.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

DÉCIDÉMENT, mademoiselle Jeannette, vous devenez très-très-curieuse, & vous ne me laissez pas de quartier!...

Comment! parce que je vous ai répété mot pour mot, sans y penser, une malheureuse phrase terminant ma dernière conversation avec madame R..., ou plutôt remettant la fin de cette conversation à une autre fois, voilà que vous me réclamez à cor & à cris *la suite!*... La suite? Qui vous dit que mon intention était de vous la dire, *la suite?* Allons, ne vous en défendez pas, mademoiselle: c'est curieux, c'est indiscret, c'est... tout ce que tu voudras enfin, ce que tu as fait là! car, après tout, es-tu bien coupable, ma chère mignonne, en demandant à profiter des réflexions sensées de mon aimable voisine? C'est moi qui, me sentant prise d'un petit accès de paresse inventais de mauvaises raisons pour ne pas avoir la peine de rechercher dans ma mémoire ce qui a été dit entre nous sur le sujet en question: à savoir comment madame R... organiserait son livre de dépenses *si elle était riche!*

— Eh bien! ma chère, si j'étais riche, me dit avec gaieté cette bonne madame R..., qui accepte avec tant de philosophie son mal de pauvreté, si j'étais riche, voici comment j'arrangerais mon petit, non, mon gros budget, afin de n'être ni parcimonieuse, ni prodigue... car, lorsqu'on jette l'argent par les fenêtres, il n'en reste jamais assez pour le nécessaire, & c'est le chapitre des charités, qui est alors sacrifié.

— Petite mère, dans ce cas-là on fait comme toi, dit d'un air capable monsieur Bébé, qui nous avait écoutées, — et qui, mieux est, comprises! on donne son nécessaire aux pauvres!... Tu sais bien que papa dit toujours que tu t'en privas pour eux, *de ton nécessaire!*... Où donc qu'il est, maman chérie, ce nécessaire-là? Je voudrais bien le voir!... Est-ce celui dans lequel tu mets ton dé, tes ciseaux & les petites chaussettes bleues que tu me tricotes?

— Non, mon petit ange, non, ce n'est pas celui-là. Joue, & laisse-nous causer! fit la jeune mère embrassant avec effusion le cher enfant terrible.

Puis, se tournant toute rougissante vers moi:

— Ne croyez pas un mot de ce que dit Bébé. Florence; ma charité se borne aux paroles de compassion, aux bons offices où il ne faut payer que de sa personne... mais autrement, hélas! j'en suis réduite aux regrets de n'être pas dans une position qui me permette de mieux faire.

— Pensez-vous, mon amie, que cette charité vaille moins que l'autre? répondis-je. Pour moi, je la crois souvent plus douce au cœur de l'infortuné qu'on soulage qu'une fastueuse aumône.

— Votre fastueuse aumône, interrompit madame R... avec un fin sourire, nous ramène tout naturellement au point d'où cette digression nous avait écartés.

Donc, le livre de comptes de ma jeune femme riche sera disposé comme celui que je vous ai montré l'autre jour; seulement il aura beaucoup plus de colonnes, cela se conçoit.

Ainsi, en tête de la première, *le jour du mois*; en tête de la seconde, *la date*; puis, dans la troisième, *les sommes reçues*; enfin, alignées les unes à côté des autres, de nombreuses colonnes concernant les diverses dépenses du ménage & de la famille; dépenses religieuses: église, bonnes œuvres, etc.; dépenses de maison: éclairage, chauffage, blanchissage, raccommodage, table, cuisine, cave, gages des domestiques, loyers, impôts, chevaux & voitures, maison de campagne, jardin & entretien du mobilier, du linge de maison, réparations diverses, etc., etc., etc... Dépenses concernant monsieur, madame, les enfants; éducation de ces derniers. Dépenses de santé: médecin, pharmacien, bains, etc. Enfin, pour terminer, dépenses de pur agrément: livres, musique, peinture, etc., voyages, bals, spectacles, concerts, — le chapitre des amusements devant toujours passer

en dernière ligne dans un budget *raisonnablement* ordonné.

Il y aura, en outre, à la fin de toutes ces colonnes, une colonne assez large pour l'imprévu ; une plus large encore pour les observations générales ou particulières, & enfin une dernière colonne pour l'addition, *jour par jour*, des dépenses faites.

Il n'y aura, à la fin de chaque mois, qu'à additionner tous les totaux de la dernière colonne pour avoir l'ensemble des dépenses du mois.

Afin de voir le détail de ces dépenses, & par suite, de savoir si l'on a consacré trop ou trop peu à tel ou tel article, on additionnera simplement chacune des autres colonnes.

Enfin, une dernière page sera consacrée à la récapitulation complète des totaux de chacun des douze mois de l'année, afin que l'on puisse comparer la dépense faite avec le revenu.

Bien entendu, il faut s'arranger pour que, non-seulement ce revenu ne soit jamais dépassé, mais encore pour que la ménagère, — les plus nobles, les plus riches dames, peuvent être d'excellentes *ménagères*, témoin madame de Maintenon ! — pour que la ménagère, dis-je, si elle a agi avec ordre & discernement, se trouve, toutes dépenses faites, à la tête d'un petit *boni*. Ce boni servira à compenser les surcroîts des années désastreuses comme celles-ci, ou bien, à rendre certains services plus importants que ne le comporterait la somme affectée d'habitude à cet article de budget.

— Tout cela est très-sagement ordonné, chère madame R..., & il en ressort pour moi que les personnes riches doivent, tout aussi bien que celles qui ne le sont pas, être économes & établir un ordre rigoureux dans leurs dépenses. Mais ce sera toujours là, ce me semble, chose assez difficile à persuader à bon nombre de jeunes filles & de jeunes femmes qui, sachant qu'elles peuvent disposer d'un important revenu, se figurent, par suite, que toutes les fantaisies leur sont permises & que l'économie n'est bonne qu'aux pauvres gens.

« Il y a du vrai dans ce que vous dites, Florence ; & l'essentiel serait de convertir ces jeunes étourdies à la belle vertu d'économie qu'elles ne croient pas faite pour elles. Car, si elles l'ont en si sainte horreur, c'est qu'elles l'imaginent bien austère, bien ennuyeuse, bien difficile à pratiquer, quand, au contraire, c'est le pont aux ânes des vertus, si même il y a vertu à ne pas jeter son argent par les fenêtres ! Voyons, quoi de plus simple, au lieu de tirer son porte-monnaie de sa poche à la plus vague tentation qui se présente, à la moindre fantaisie qui surgit, que de se dire :

« Au fait, ai-je bien besoin de cet objet qui me semble si joli, si utile, au premier abord ? — Mais en vérité, non, je n'en ai pas *absolument* besoin !... Je puis même très-bien m'en passer, comme j'ai fait jusqu'ici. »

Et l'argent tout prêt à sortir sans nécessité de la bourse, y reste... non pour être gardé avari-

cieusement, mais pour être dépensé, au besoin, d'une façon réellement utile, réellement agréable ; pour un voyage qu'on hésitait à faire, pour une dépense imprévue, pour une bonne œuvre, que sais-je ?

Il y a encore la vanité : que de jeunes filles, de jeunes femmes, achètent *cela* de préférence à *ceci* ! non parce que *cela* leur sied mieux, mais parce que madame ou mademoiselle une telle ne pourra se permettre que *ceci*... Quelle sottise vanité ! & pourtant que de gens sensés d'habitude y sacrifient !...

Tandis que madame R... parlait & que je l'écoutais presque religieusement, car j'ai foi entière dans sa manière de voir, j'avais machinalement feuilleté un petit livre posé sur la table à ouvrage, l'*Art d'être Malheureux*, du regretté & charmant auteur auquel nous devons la *Légende de l'Épingle*, Mignon, les *Lettres à la Dame de cœur*, & une foule d'autres petits bijoux littéraires, J. T. de Saint-Germain, en un mot !

Juste au moment où elle achevait sa phrase, mes yeux tombèrent sur une page qui semblait presque une réfutation de ses paroles, & du moins qui signalait un écueil à la trop grande sagesse des favorisés de la fortune.

Je la lui lus immédiatement, comme tu vas la lire toi-même.

« Le travail, qui est la vie des nations, disait monsieur de Saint-Germain, est alimenté, surtout aujourd'hui, par les produits *inutiles*, & c'est le luxe des riches qui assure le pain des pauvres. Que deviendraient les millions d'ouvriers, les femmes, les jeunes filles qui, jusqu'au fond de nos campagnes, au sein de la famille, au coin de leur foyer, travaillent à la dentelle, à la broderie, & y trouvent un salaire, modique sans doute, mais nouveau, inattendu, providentiel, qui leur manquait autrefois & qu'elles ne pourraient remplacer que deviendraient, dis-je, ces femmes qui n'ont plus la ressource de filer le chanvre & le lin, si vous arriviez à prouver aux riches habitantes de la ville qu'elles ne doivent plus se parer de dentelles & de broderies ? Vont-ils encore reprocher aux riches les splendides costumes de soie & de velours, à présent que le travail de la soie apporte le pain quotidien à des millions de chaumières ?... Non, n'ajoutons pas aux souffrances réelles le venin de l'envie, source de maux irréparables. Le mal ne vient pas d'en haut, il vient des efforts insensés que font ceux qui sont en bas pour arriver au niveau des heureux qu'ils jalouent, & pour s'y maintenir à tout prix. Inquiets & chancelants sur un des échelons fragiles de cette échelle qui s'appelle la fortune, vous regardez au-dessus de vous, c'est ce qui vous rend si pauvre. Voulez-vous être riches ? regardez au-dessous... Parce que des hommes ont arraché aux profondeurs de la mer les perles fines, aux entrailles des rochers, l'or & le diamant, tout le monde se croit en droit d'avoir des perles, de l'or & des diamants. Si seulement un homme

pouvait posséder une étoile, qui donc pourrait se passer d'une étoile?... etc., etc. »

Je m'arrêtai & fermai le livre.

« Et que concluez-vous de cela ? me demanda madame R... »

— Que ceux qui possèdent beaucoup doivent, par bonté de cœur, aussi bien que par devoir répandre en achats multipliés le bien-être, l'abondance dont la Providence les a fait si généreusement jouir, & que le meilleur moyen d'agir ainsi largement, sans regrets ni remords, c'est d'établir un ordre parfait dans ses dépenses & dans l'administration de sa fortune.

— A merveille, chère amie. D'où il suit que, si les classes riches prenaient pour devise : *ordre & générosité*; les classes moyennes, *économie & modération des désirs*; les classes pauvres, *travail &*

reconnaissance, au lieu de *paresse & envie*, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles !

— *Amen !* » dis-je avec componction.

Je t'entends répéter le même mot avec un léger soupir de soulagement, chère Jeannette. Mais à qui la faute si ces graves considérations ont occupé aujourd'hui l'espace consacré d'ordinaire à une causerie moins sérieuse?...

A vous, mademoiselle la curieuse, à vous seule, qui n'avez autre chose à faire, si je vous ai quelque peu ennuyée, qu'à dire votre *meâ culpâ*, &, si vous avez été trompée dans votre attente, à regarder cette attrape comme un *poisson d'avril*... — utile du moins ! — de votre affectionnée

FLORENCE.

MODES

Les jupons de velours noir sont plus en vogue que jamais. Ils se porteront même en été, sous des costumes de couleur plus ou moins clairs. Pour le moment, on les met avec toute espèce de toilette. Ils sont en velours de soie ou de coton, & se font tout à fait unis ou avec un grand volant prenant sous la seconde jupe; ce volant s'arrête au lé du devant, qui est plat & un peu biaisé dans le haut. Quelques-uns ont, pour former tête à un volant haut de 30 à 40 centimètres, un ou deux bouillonnés. Ces jupons sont presque tous à queue; alors, on pose autour de la taille des boutons, auxquels viennent s'adapter des brides cousues de distance en distance sur le jupon, de façon à pouvoir le rendre court pour la rue.

La *forme tunique* est le plus généralement adoptée pour les costumes de printemps. Les volants & garnitures semblent abandonnés (sauf, bien entendu, pour les jupons) & cèdent la place aux broderies de tout genre. Le *cachemire* se prête admirablement à cette sorte de confection. Le *gris perle* & le *bleu clair* font les plus jolies toilettes, avec un jupon de velours noir. J'ai vu de charmants modèles de tuniques un peu longues, avec boutons & boutonnières par devant. On a soin de ne pas attacher les quatre ou cinq derniers boutons; la tunique doit être relevée sur les côtés, de façon à en faire ouvrir le bas, qui n'est pas boutonné. Par derrière, à la taille, la tunique forme deux énormes plis doubles, au-dessus desquels se placent deux gros boutons ou un gros nœud. Elle doit être retroussée une ou deux fois en pouff; mais il faut la laisser assez longue sur le

jupon. Les manches se font étroites ou larges, à volonté.

Il y a bien des sortes de broderie : la *soutache*, la *petite laine*, la *chenille*, la *soie plate*, etc. On fait des dessins ravissants. Le *gris perle* se brode en noir ou en blanc, le *bleu* également. On peut faire une broderie en soie plate au point russe. Cela va très-vite & produit un bel effet.

Le *cachemire noir* s'emploie toujours pour costumes simples; on les orne de jais, passementeries ou galons. Les broderies de *soutache* font aussi fort bien. Le jais n'est joli que sur le noir & va mieux avec la laine qu'avec la soie. Le costume peut être tout en *cachemire*, ou se mélanger avec un jupon de soie ou de velours.

Comme nouveauté, on m'a montré des costumes de *cachemire noir* brodés de couleur. Pour femmes d'un certain âge, je citerai les deux suivants : jupon de soie *violet* avec un haut volant, dont la tête est traversée deux fois par deux biais d'étoffe pareille. Tunique de *cachemire noir* boutonnée devant & brodée, tout autour, en soie, au passé, d'un dessin représentant de gros bouquets de violettes. La broderie simule, dans le dos, un fichu pointu faisant bretelles par devant. — Chapeau de dentelle noire avec guirlande de bouquets de violettes.

L'autre costume se compose d'un jupon de soie *rouge antique*, avec un très-haut volant plissé. — Jupe de *cachemire noir* brodée de soie rouge. — Paletot découpé, dont les basques sont brodées en remontant. Chapeau de paille noire orné de jais & de plumes.

J'ai encore remarqué, pour les femmes qui ne sont plus jeunes, des *mac-farlans* de *cachemire*

noir tout brodés & garnis de beaux effilés & de dentelle. Toujours des paletots à larges manches, qu'on peut ne pas entrer, entièrement soutachés ou brodés au passé, avec bords de plumes noires frisées. Rien n'est plus élégant & plus comme il faut. Pour aller en voiture, j'en ai vu de fort beaux : en drap velouté blanc, avec bord de renard blanc & ornement de soutaches d'or. Il y en a six rangs, dont le premier & le dernier forment de petits contours. En drap bleu de ciel tout brodés de soutaches d'or & d'argent ; au bord, un grand effilé de soie blanc & argent.

Les costumes de soie noire sont toujours ce qu'il y a de plus distingué. — C'est, de plus, une acquisition moins dispendieuse qu'elle ne le paraît au premier abord, vu sa durée & les services qu'un costume semblable peut rendre jusqu'au dernier jour. Puis, il est facile, selon la saison & la circonstance, de le varier à l'infini. Ainsi, le jupon peut aller sous toute espèce de robe, & la jupe ou la tunique peuvent également se placer sur n'importe quel jupon de couleur.

Pour jeune fille, il suffit de denteler la tunique, ainsi que la tête du volant du jupon. Ces dents peuvent n'être que bordées d'un biais ou garnies d'un petit effilé Tom-Pouce.

Pour jeune femme, on peut faire sortir une dentelle de ces dents ou un grand effilé. — On soutache aussi beaucoup les costumes de soie noire. Quelquefois on les brode en couleur ; mais, comme c'est une chose de fond qui doit survivre à la mode, des ornements moins datants sont préférables.

Voici un modèle de robe longue, en faille, que j'ai vu porter par une femme âgée, mais qui peut convenir aux plus jeunes pour diners ou soirées :

Le lé du devant & ceux de côté sont plats ; ceux de derrière, excessivement longs, sont rattachés aux côtés par de gros plis & forment derrière deux gros pouffs. De larges pattes en étoffe semblable, & garnies de biais de satin, sont placées sur les plis de côté & se terminent par un gros nœud ayant l'air de retenir les pouffs de derrière. — Manches à sabots, avec volant bordé de satin. — Au bas de la jupe, haut volant de 40 à 50 centim., posé à gros plis doubles. La tête & le bas sont bordés de satin. Si l'on veut rendre cette toilette plus élégante & moins jeune, il faut mettre sur le corsage un fichu de dentelle espagnole croisé, dont les pans, un peu longs, tomberont sur la jupe par devant. — Recouvrir le volant de la robe, celui des manches, & garnir les pattes de la même dentelle espagnole. Avec cette toilette, il serait de bon goût d'avoir un bonnet en dentelle semblable (forme Charlotte Corday), avec roses roses ou jaunes.

Les tuniques les plus élégantes sont en popeline de soie gris clair, brodées de soutaches mélangées de broderies au passé. La soutache est d'une teinte un peu plus foncée que la popeline, & la broderie de soie est de couleur semblable. Le bord du dessin forme des dents garnies d'un effilé de soie de la nuance la plus claire.

Il est facile en ce moment d'utiliser en tunique, pouvant aller sur n'importe quel jupon, des burnous de l'Inde, aux si jolies broderies de soie. Cela fait de charmants costumes !

Comme toilette de transition pour les jeunes filles, on fait de jolies tuniques de petit drap blanc ou gris clair. Elles sont simplement bordées d'un liséré & ourlées en dessous avec du taffetas, du foulard ou même du cachemire de couleur. Ces tuniques se mettent sur un jupon de velours de coton noir ou sur un jupon de la couleur du lise-é.

Pour porter habituellement, je conseillerai le taffetas de laine beige, qui fait des costumes comme il faut & peu chers. On les garnit de pareil ou de larges galons, rubans ou velours marron. Cela va avec le jupon de velours noir ou marron. Si l'on veut rajeunir une ancienne robe de soie marron, on peut l'orner de plumes grises naturelles & avoir le chapeau de paille garni de velours & de plumes semblables.

Il est temps de penser à remplacer les vêtements d'hiver des enfants, & comme je ne veux pas être taxée d'indifférence à leur égard, je vais faire la description de quelques jolis modèles.

Aux enfants qui sont encore habillés en blanc, on met de longs paletots, laissant seulement dépasser la jupe de deux ou trois doigts. J'en ai vu en faille ; mais je trouve cela bien élégant pour des bébés. Les plus jolis, à mon avis, sont ceux de cachemire bleu de ciel. On les soutache ou on les brode en soie blanche. J'ai remarqué une petite fille qui en avait un ainsi fait, sur une robe de broderie anglaise doublée d'alpaga bleu. — Large ceinture de soie bleue. — Chapeau de feutre blanc ou de paille blanche, avec un petit ruban bleu noué simplement & une plume frisée bleue.

Une autre un peu plus grande avait une robe de cachemire rose. La jupe était bordée d'une garniture de broderie anglaise dont les dents étaient en l'air ; petit corsage carré avec même broderie. Large ceinture de moire blanche. Par-dessus, long paletot de cachemire rose orné de même. — Chapeau avec plumes blanches. Le même petit costume peut se faire plus simple en remplaçant la broderie par des galons de laine blanche, & la ceinture de moire par une ceinture également en laine blanche, dont les bouts seront effilés.

Aux petites filles plus âgées, on fait, comme pour les grandes personnes, des tuniques boutonnées par devant. Toujours des jupes & des petits paletots découpés. A partir de sept ans, elles portent des secondes jupes plus ou moins relevées.

Pour petits garçons, jupes plissées à plat & longues vestes à doubles basques. — Petit chapeau espagnol ou bonnet écossais.

Voici un charmant costume en alpaga gris fer. La veste & le gilet sont soutachés avec un petit galon de soie noir & blanc. La jupe est plissée. Cela est d'un très-joli effet & peut aussi convenir pour petites filles.

VISITES DANS LES MAGASINS



Je me rappelle que, dans mon enfance, la fête de Pâques, tombait-elle en mars ou fin avril, était invariablement l'époque fixée pour les changements de costumes. On arborait la toilette du printemps, quelque temps qu'il fit. C'était une grande affaire & qui nous préoccupait, toutes pensionnaires que nous fussions. Quel serait l'uniforme du chapeau de paille? les rubans seraient-ils bleus ou roses? Nos mères économes nous faisaient porter ces chapeaux pendant nos vacances, voilà pourquoi nous pensions, un peu plus qu'il ne l'eût fallu, à leur forme & à leurs ornements.

Le jour de Pâques voyait donc l'essaim de toutes ces pensionnaires entrer à l'église revêtues de leur uniforme nouveau. Les unes en robe de mousseline laine bleu, les autres en robe de guingamp rose. Vous ne connaissez certainement pas l'étoffe qui porte ce nom. C'était une simple étoffe de coton, mais si brillante & si jolie, qu'elle composait de très-gentilles toilettes d'enfants & de jeunes filles. Nous grelottions bien quelquefois dans cette toilette légère, mais convaincues qu'il ne pouvait en être autrement, puisque c'était la règle, nous en étions quittes pour courir ou sauter un peu plus.

Aujourd'hui, la sollicitude est si grande pour tous ces chers enfants, grands & petits, que l'ancien usage a été abandonné; ce n'est plus la fête de Pâques qui fixe le passage des toilettes d'hiver à celles d'été, mais bien le calendrier, ce qui, du reste, est plus sensé.

Cette tendance à trop vous gâter, mesdemoiselles, a donné naissance à une nouvelle mode : celle de vous faire des cadeaux à la fête de Pâques. Nous sommes loin du traditionnel œuf de Pâques, peint en rouge. Eh bien, je ne crois pas que vous receviez avec plus de joie votre brillant cadeau que nous l'œuf modeste que nous croquions avec un singulier plaisir !

Sans nous élever contre cette nouvelle gâterie, nous allons chercher à la diriger vers un but utile. A cette époque, il me semble que le champ est vaste pour les cadeaux : robes, ceintures, écharpes doivent être auprès de vous les bienvenues.

En fait de tissu pouvant également servir pour robes de printemps & d'été, je vous signale le foulard dont je vous ai déjà souvent parlé. Cette

étoffe est si souple & si solide qu'il ne faut pas craindre de l'employer pour costume usuel; on choisira les teintes foncées & les demi-teintes.

Pour les jeunes filles blondes, les fonds bleu, vert, noir, avec minces filets noirs ou blanc; pour les brunes, les fonds gris, havane, feutre avec les mêmes filets.

Pour toilettes plus habillées, les fonds blancs avec rayures groseille, noire, bleue, verte ou mauve. Cette étoffe a 85 centimètres de large, la robe, par 8 mètres, coûte 48 francs. Vous avez cette même disposition en rayures plus larges & en rayures pékin, de même largeur. La robe, par 8 mètres, coûte 52 francs. Pour jupons & garnitures, les foulards unis dits teintes pures; la largeur est de 90 centimètres, la robe, par 8 mètres, coûte 48 francs; les mêmes nuances plus fines, 58 francs. Avec ce métrage vous faites une jupe ornée d'un petit volant et le corsage à basque.

Je vous signale aussi des bouquets de toutes nuances & des petites dispositions de fantaisie tout à fait jolies. Des foulards lisses, passons aux tissus croisés dits sergés, dans lesquels nous plaçons le *double royal*, tissu inusable, & que l'on pourra faire teindre quand la robe sera défraîchie.

La teinte est unie; les dispositions ne feraient que masquer une étoffe trop belle pour être parsemée de fleurs ou de dessins courants.

On trouve toutes les teintes, depuis le noir & la nuance tête de nègre jusqu'au bleu ciel & au mauve le plus pur. La largeur est de 90 centimètres & la robe, par 8 mètres, coûte 75 francs.

Pour vos sœurs aînées, qui sont *Madame*, les foulards sergés, fond gris perle, avec petits bluets mauves, écru rosé, vert, marron, bouquets noirs. Sur fonds noirs, mêmes bouquets groseille, blanc, violet, vert, bouton d'or. La largeur est de 90 centimètres, la robe, par 8 mètres, coûte 75 fr. Même largeur & même prix pour les sergés gris perle, mauve, violet & noir avec jetés de délicates marguerites de couleurs différentes selon les fonds.

Une série de sergés, à 70 francs la robe, par 8 mètres, comprend les dispositions suivantes : rayures égales, noires & blanches; petites rayures noires sur fond blanc; larges rayures noires, encadrées de petites raies blanches; pois de

toutes dimensions sur fond noir. Ces foulards peuvent composer des toilettes pour demi-deuil. Enfin, pour clore cette nomenclature, citons le foulard Tussor, qui peut également, par sa couleur, écriu naturel, convenir aux jeunes filles & aux mamans.

L'inconvénient de ces tissus naturels était de produire comme une sorte d'intermittence dans l'égalité du tissage. — Ce léger inconvénient, qui

n'enlevait rien à la solidité de l'étoffe, n'existe plus, grâce aux progrès de la fabrication, & aujourd'hui ces tissus écrius sont d'une régularité qui ne laisse rien à désirer. Le double royal est la propriété exclusive de la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle Saint-Germain.

Sur la demande des abonnées, cette maison envoie franco sa collection d'échantillons.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en poil de chèvre avec volant froncé en biais, surmonté d'une ruche de teinte plus foncée, bordée d'un effilé noué. — Corsage à basque ouverte sur le côté, le revers est doublé de taffetas de nuance plus foncée; la pointe des deux revers est terminée par un nœud dont les pans passent sous la basque. — Manche demi-large avec revers. — Le corsage est orné comme la robe. — Chapeau en dentelle avec draperie en faille, touffée de plumes.

Toilette de première communiant. — Robe en mousseline suisse à large ourlet. — Tunique avec pli drapé sur le côté. — Corsage à basque plissée dans le dos, les plis sont maintenus à la taille par un nœud en faille ou en mousseline. — Manche religieuse. — Sous-manche à poignet. — La tunique est ornée d'un plissé en mousseline qui, sur le corsage, forme pèlerine carrée; le même plissé remonte sur le poignet de la sous-manche. — Le col est une ruche en tulle illusion. — Bonnet en tulle illusion avec ruche pareille. — Brides en faille. — Voile en mousseline à large ourlet.

Deuxième toilette. — Robe en faille, ornée de deux biais maintenus de distance en distance par un motif en passementerie, & bordés des deux côtés d'une dentelle légèrement froncée. — Tunique pareille, princesse devant; derrière, elle est froncée seulement à la taille. L'ornement de la robe est répété à la tunique avec dentelle un peu plus basse. — Manche plate, ornée d'une double écaille, le biais garni simule une pèlerine sur le corsage. — Chapeau en crêpe, avec plissé double formant diadème; la draperie & le nœud sont en crêpe; touffée de plumes sur le côté.

QUATRIÈME CAHIER

Entre-deux. — Coiffure du matin. — V. L. — L. D. — Fichu ouvert. — Céline. — Petite garniture. — Mouchoir. — Jupou. — Tapisserie par signes. — Coiffure pour jeune fille. — Porte-bouquet. — Nœud basque. — Dentelle au crochet. — Dentelle crochet & serpentine. — Serviette à thé. — Parure. — Adine. — L. T. — Clémentine. — Parure chevalière. — T. L. enlacés. — N. C. — Garniture. — T. G. enlacés. — Lucile. — Mouchoir. — Volant pour jupon. — Étoile au cro-

chet & lacet. — Coiffure alsacienne pour petite fille. — Coussin coutil. — Fichu Marguerite. — Garniture. Aglaé. — G. V. — Taie d'oreiller.

IMITATION DE PEINTURE A L'HUILE

Ce petit chef-d'œuvre de monsieur Dupuy sera, nous l'espérons, bien accueilli par toutes nos lectrices, mais surtout par celles qui nous demandaient avec tant d'instance d'être moins avares de ces sortes d'annexes. — Elles n'auront rien perdu pour attendre.

PLANCHE IV

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage à basque, première toilette de la gravure du 1^{er} avril.

Corsage alsacien pour petite fille de sept à huit ans. Corsage pour baby de un à deux ans.

PETITE PLANCHE DE TULLE ET TAPISSERIE PAR SIGNES

PREMIER COTÉ.

DESSIN APPLICATION de nansouk sur tulle. L'application est fixée par un feston. Ce modèle, de la maison Delalande, aux Armoiries, 7, rue de Londres, peut servir pour nappe d'autel, bas d'aube, volant de rideau, bord de berceau, etc.

DEUXIÈME COTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

DESSIN POUR PANTOUFLE, tabouret ou chaise d'enfant. Les traits mais se font en un seul point, lorsque le travail est terminé.

RAYURE POUR PANTOUFLE.

FOND POUR COUSSIN, chaise, fauteuil, ou pour pantoufle sur canevas fin. On se procurera les fournitures chez mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan, qui nous a fourni ces modèles.

LOGOGRIPHE

Ma meilleure moitié, le plus grand des docteurs,
Honore mon doux nom, dont il est la racine.
— Une veuve romaine, ayant même origine,
Brillant d'un pur éclat, partage ces honneurs.
— A moi seule je puis, bien qu'étant très-obscur,
Offrir le corps opaque & pourtant lumineux
Que, pour nous éclairer dans les temps ténébreux,
Créa le prévoyant Auteur de la nature.
— Je pourrais bien aussi former un doux lien ;
— Même, je puis suffire au modeste entretien
De qui sait se borner au simple nécessaire ;
Jugez si l'on ne peut chez moi se satisfaire :
On trouve l'aliment sain & plein de saveur
Qui conserve la vie & donne force au cœur ;
— Un animal commun, régal des jours de fête,
Lorsque les pauvres gens se mettent en goguette ;
— Ce que le clair ruisseau peut fournir pour boisson ;
— Peut-être avec cela quelque petit poisson ;
— Pour vous vêtir, le lin qui fleurit dans la plaine
— Et la chaude toison de vos bêtes à laine.
— De l'électricité j'offre l'agent actif,
Et l'industrie en moi trouve un auxiliaire ;
— J'ai l'arbre qui fournit de flambeaux la chaumière,
Le mât du grand vaisseau, celui du frêle esquif ;
— Un terme de blason, — une ancienne mesure ;
— L'animal que le Christ choisit pour sa monture ;
— Ce qu'il faut bien mûrir avant toute œuvre d'art,
Si l'on ne veut laisser le succès au hasard.
— Un hôte des forêts, à la course légère ;
— L'onde venant du ciel pour rafraîchir la terre ;
— Une plante flexible, — & le Dieu des troupeaux
Faisant retentir l'air du son des chalumeaux.
— Le fleuve dont la source est encore un problème ;
— Un royaume de l'Inde, à sa limite extrême,
Près des monts du Thibet & de l'Himalaya,
Où le pied des Anglais fortement s'appuya.
— Voulez-vous visiter l'une ou l'autre Nauplie ?
— Ou jeter un regard sur l'antique Apulie ?
— S'il ne fallait finir, dans ma fécondité,
J'offre encor plus d'un mot dans mon sein enfanté.
Avec un pied de plus, je serais la barrière,
De trois peuples voisins naturelle frontière,
— Ou je vous ferais voir la ville au golfe bleu
Que menace un géant aux entrailles de feu ;
— Et je rappelle enfin le savant téméraire,
Qui périt en voulant explorer ce mystère.

MOSAÏQUE

Le maréchal de Saxe disait qu'il s'était fort occupé des querelles des charretiers & des chevaux; & qu'il avait toujours trouvé que le tort était du côté des charretiers.

..

O la vile chose & abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité!

MONTAIGNE.

..

Ne vous flattez pas d'aimer vos enfants si vous ne savez ni les reprendre ni les corriger.

SAINT AUGUSTIN.

..

Ne cherche pas ta destinée : elle cherche après toi.

Proverbe arabe.

La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, & supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain.

P. DE RAVIGNAN.

..

Le velours & la soie éteignent le feu de la cuisine.

FRANKLIN.

..

Quand tu es enclume, prends patience; quand tu es marteau, frappe droit & bien.

Proverbe arabe.

..

Prends garde aux sous; les louis se garderont tout seuls.

FRANKLIN.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Bien mal acquis ne prospère pas.



RÉBUS





Revue et Palais-imp. et C^{ie} Lempereur, St. Paris

CERVAIS

3834

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES
 Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Foulards de la Compagnie des Indes, r. de Grenelle St. Germain, 42.
Tenture Européenne, Boulevard Poissonnière, 26. Machines à coudre de
Ayuntamiento de Madrid

